

MAX ELSKAMP

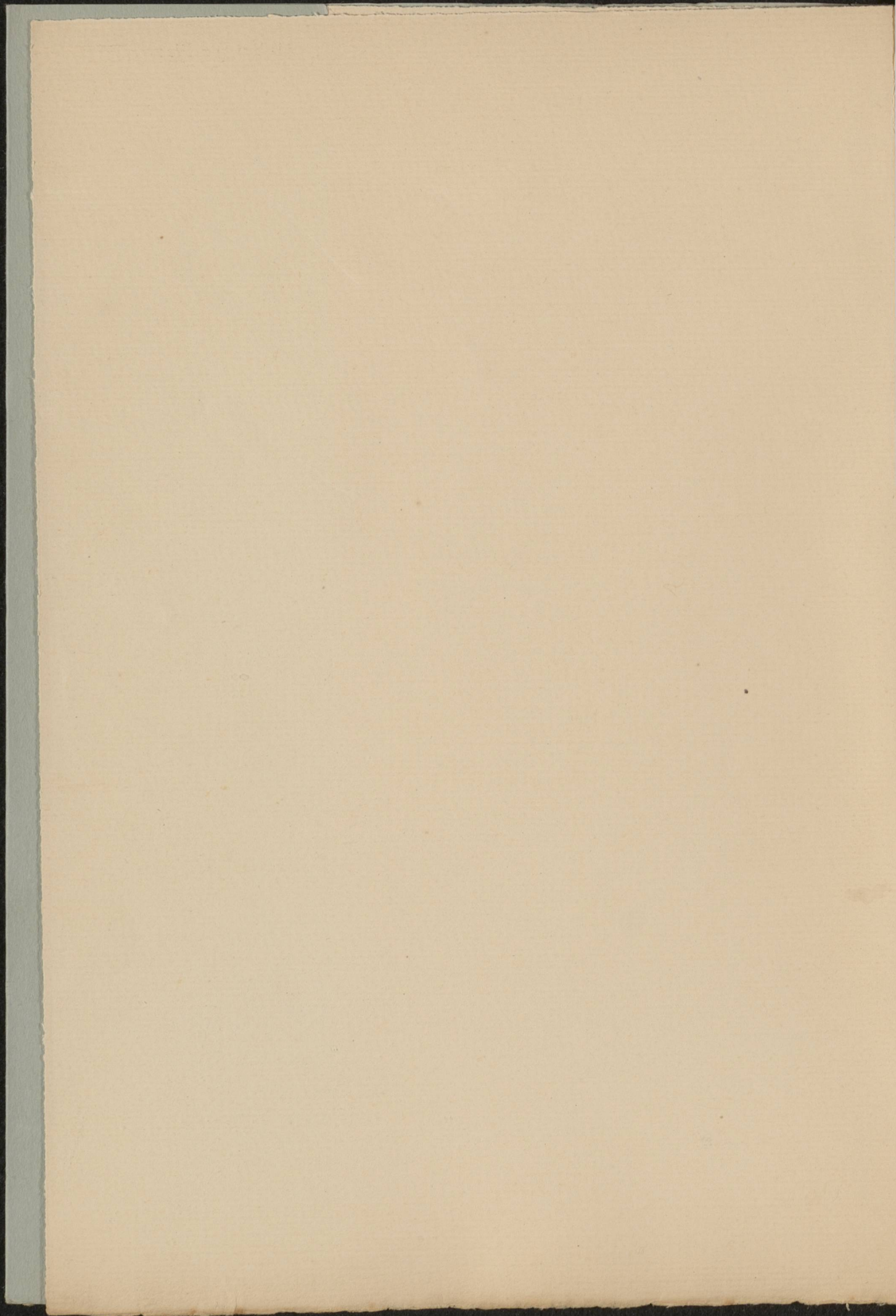
LES
FLEURS VERTES



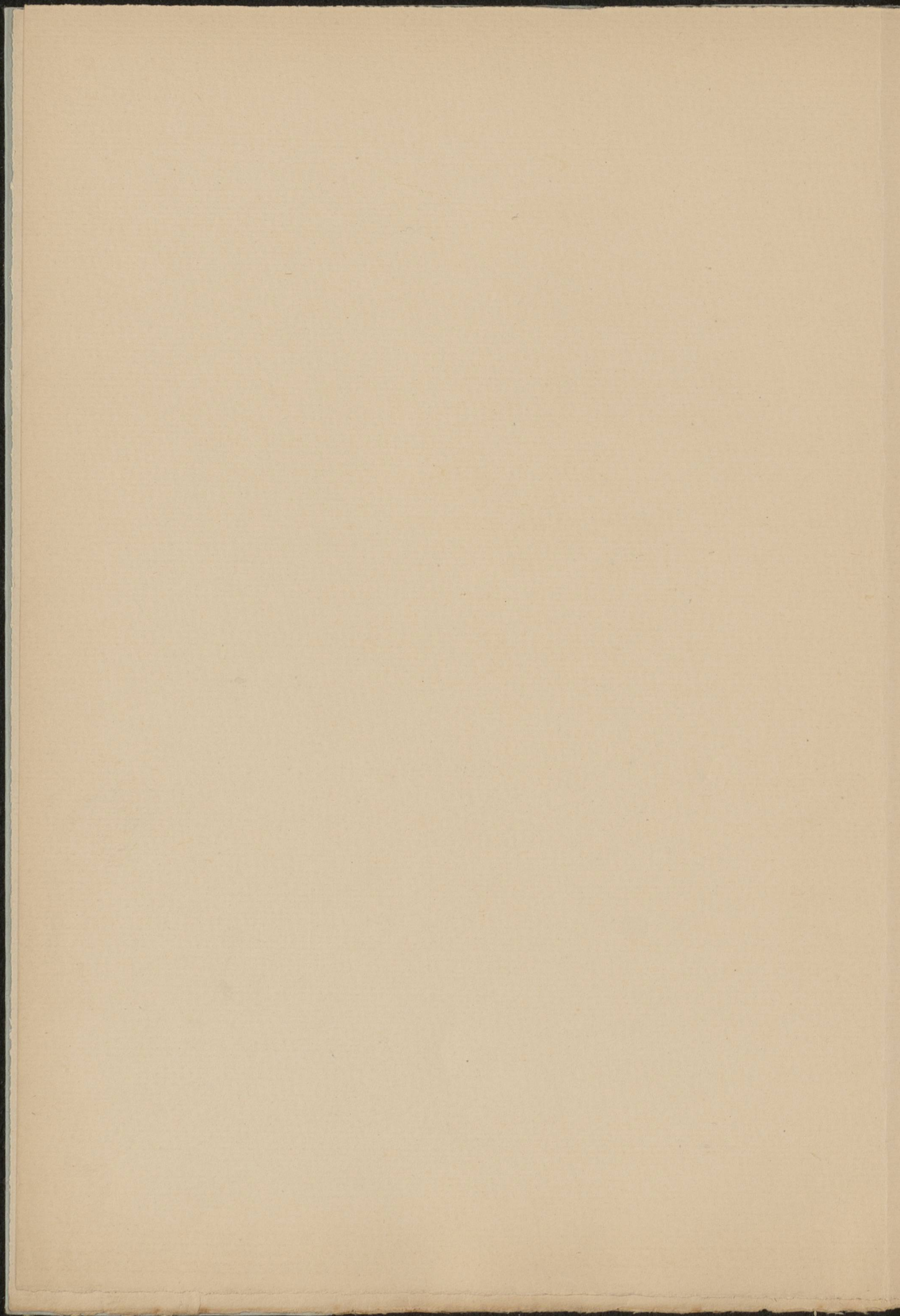
NOUVELLE SOCIÉTÉ
D'ÉDITION
S. A.
BRUXELLES
1934



MLP 20 150



MLPO 20180 3000 -



LES FLEURS VERTES

Justification du Tirage

En exécution d'une des dernières volontés de l'auteur, ce recueil a été imprimé chez J.-E. Buschmann à Anvers, à deux-cents exemplaires, pour être donnés aux différentes

Bibliothèques de Belgique,

Communales et Universitaires.

Ces Exemplaires, imprimés sur papiers Snow White, sont numérotés de 1 à 200.

Il a été tiré en outre, 12 exemplaires sur papier à la main « Pannekoek » de Hollande.

Exemplaire N°

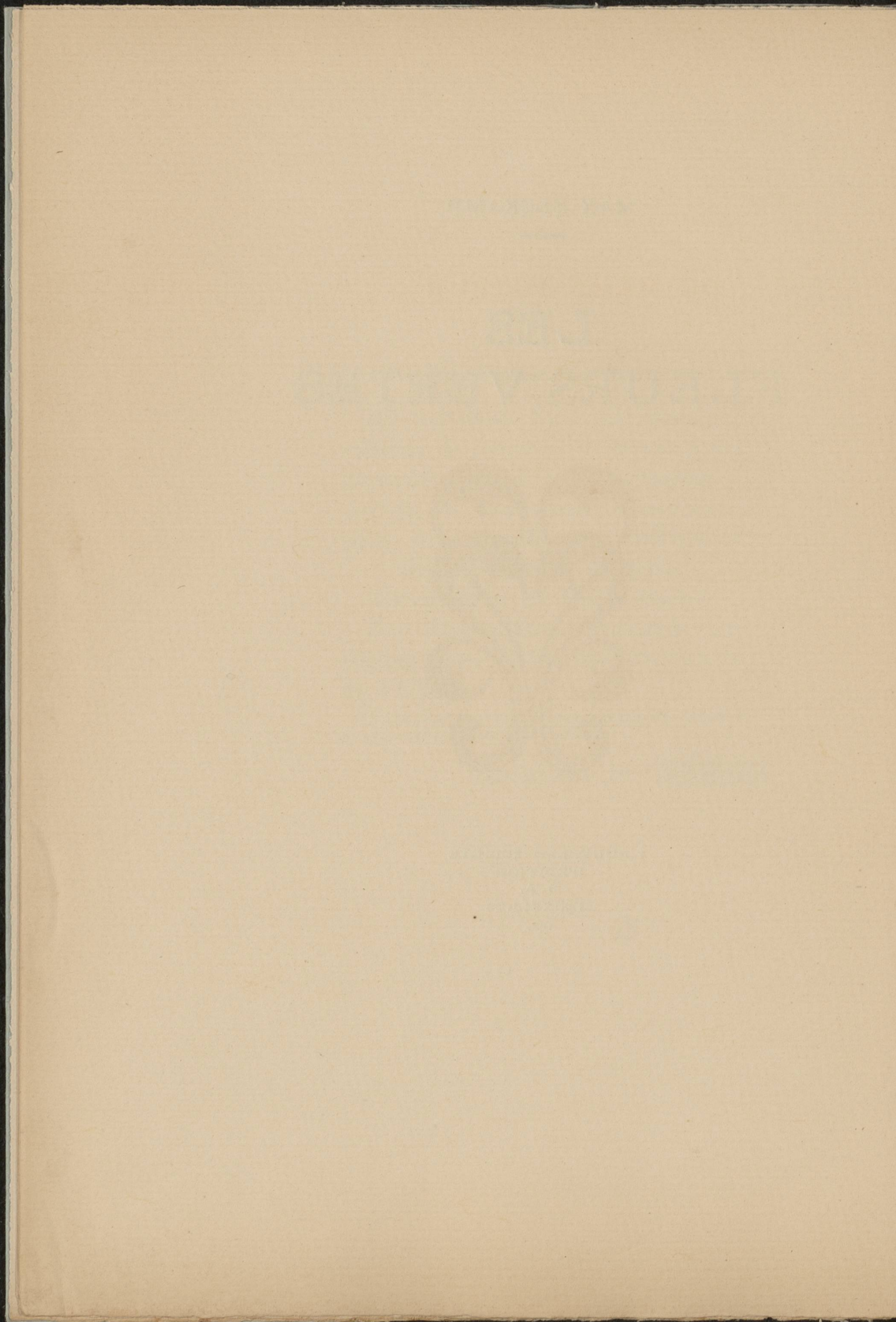
V

MAX ELSKAMP

LES
FLEURS VERTES



NOUVELLE SOCIÉTÉ
D'ÉDITION
S. A.
BRUXELLES
1934

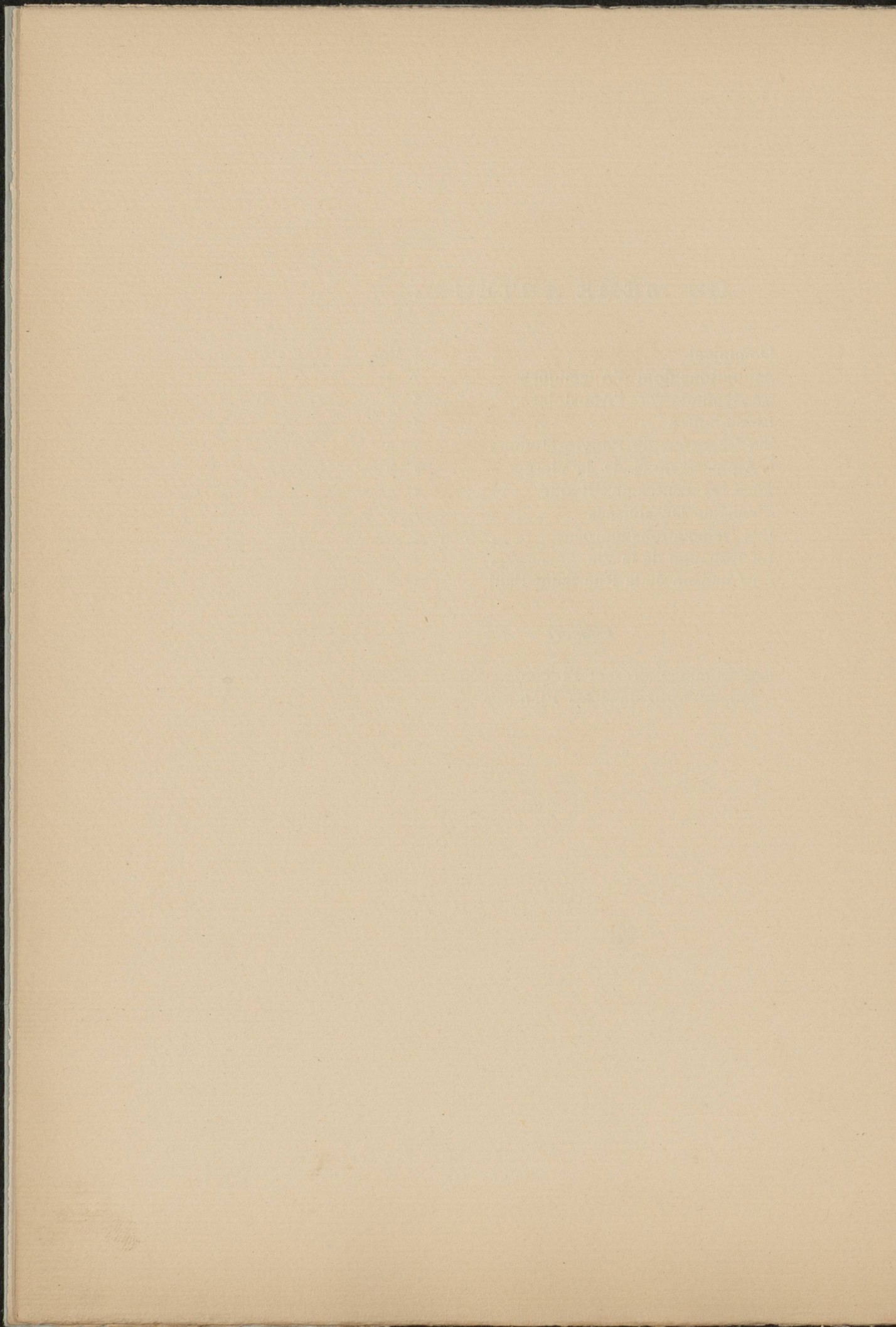


DU MÊME AUTEUR :

Dominical	I	Vol.
Salutations dont d'Angéliques	I	»
En Symbole vers l'Apostolat	I	»
Enluminures	I	»
Six Chansons de Pauvre-Homme	I	»
L'Alphabet de N. D. la Vierge	I	»
Sous les Tentes de l'Exode	I	»
Chansons Désabusées	I	»
Les Délectations moroses	I	»
La Louange de la Vie	I	»
La Chanson de la Rue Saint-Paul	I	»

Folklore :

Les Commentaires et l'Idéologie du Jeu de Loto dans les Flandres	I	»
---	---	---



Ne regarde point le vin quand il se montre rouge, et quand il donne sa couleur dans la Coupe et qu'il coule droit.

Proverbes, XXIII. 31.





A MON FRÈRE
JEAN DE BOSSCHÈRE

DÉDICACE

Voici, mon Frère, un peu de sable,
Et puis aussi des grains de riz,
Le grain aux vivants secourable,
Et le sable aux morts de merci,

Et c'est tout ce que je t'apporte
Des lointains chemins que j'ai faits,
O mon Frère, qui m'attendais
En foi, après tant d'heures mortes.

Or au monde pour m'y complaire
Dans les hivers ou les étés,
J'avais cherché jusqu'à la mer,
O mon Frère, ce que j'aimais,

Et rien n'advint de mes désirs,
Et rien non plus de mes souhaits,
Et me voici nu comme on naît
Ou comme on s'étend pour mourir,

Car plus rien n'est de mes palais,
Et de mes larmes ou mes rires,
Et des femmes qui m'attendaient
En souriant même en le pire.


Jardins de mes soifs de jadis,
Passées comme des toiles peintes,
Paroles, musiques, écrits,
Rêves tus, lumières éteintes,

De tout ce qu'on sait, qu'on a su
Dans l'émoi comme dans l'étreinte,
Aux fontaines où l'on a bu
La vie, et faite ainsi qu'elle est,

Il n'est plus rien en mon regret,
Il n'est plus rien en mon souci,
Il n'est plus rien que mes mains jointes,
Pour obtenir jours de merci.







EN SOI





I

LIMINAIRE

C'est ta part élue
Que tu n'as pas eue,

C'est ta paix cherchée
Que tu n'as trouvée,

C'est la route aussi
Que tu as suivie,

Qui ne t'a mené
Qu'où tu as marché ;

Un peu de rancœur
Peut-être d'envie,

Au fond de ton cœur,
Las ! t'en est resté.

Jardins bleus du ciel
Que tu appétais

Choses éternelles
Et de tes regrets,

C'est partie remise
Tes terres promises,

Floraisons plénières
De tes rêves faits,

Grâces et lumières
Que tu attendais,

Pour orner la vie
Que tu voulais vivre.

Les dieux t'ont menti,
Ferme-les tes livres,

Heures de la chair
Et de tes péchés,

Heures de ta chair
Dans les printemps ivres

Auxquelles, amer,
Tu as marchandé

L'allègement cher
Des satiétés,

Voici revenues
Les danseuses nues,

Salomé, Hérode,
Et ceux du banquet,

Et t'en voici l'hôte
Et qui t'y comblais,

Toi des paradis
Qui eus nostalgie.

Or les voici mortes
Alors tes Maries,

Jésus qu'elles portent,
Les anges aussi,

Et que tu voyais,
Auxquels tu croyais,

Dans une foi sûre
En ton âme pure,

Qui trouvait sa paix
En la certitude,

De jours qui viendraient
Dans la quiétude,

Pour les apaiser
Les désirs secrets

Que l'on porte en soi
Et qui font qu'on aime,

Celles qui parfois
Passent en nous-mêmes,

Comme des oiseaux
Et qui s'en vont boire,

Lorsque vient le soir
Dans nos joies ou peines.

Or tu as vécu
Dans des jours allés,

Aux heures venues,
Elles, qui chantaient,

En l'ombre qui leurre
Sous la lune luie,

Ou quand c'est la pluie
Dans le vent qui pleure ;

Elles ont passé
Ainsi des années,

Dans le temps qui va
Dit de peine ou joie,

Et ici c'est toi
D'âme rédimée,

Et qui te souviens
D'avoir su en toi

Mais sans lendemain
L'émoi dans ta foi,

Qui faisait clarté
Dans ton cœur pâmé.



II

MATIN

Ton âme a mis sa robe blanche,
Rêve, il est né le matin doux,

Les oiseaux chantent dans les branches,
Il sent le buis, il sent le houx,

Prends voix dans les clartés premières,
Qui sont blondes comme les lys,

Et dans le ciel bleu qui s'avèrent
Ainsi que langes resplendies.

Ton âme a mis sa robe claire
Et c'est ton cœur lui, qui la suit,

Et qui se délie de la chair
Qui souvent en nous met la nuit,

Et voici paix, si éphémère,
Pourtant dans l'instant accomplie,

Et songe ici aux choses chères
Que dans la vie on porte en soi,

Car les voici dans la lumière,
Et les yeux alors qui les voient.

Or soleil lors qui entre en toi
Et qui te dit le vrai des choses,

C'est sur le chemin où tu vas,
Une ombre bleue et qui se pose,

Et c'est ton âme sur la voie,
Projetée sur le sable froid,

Dans l'azur monté du matin
Douce et claire vers toi qui vient

Te dire en une amour suprême :
« Viens avec moi, suis moi, je t'aime,

« Je sais les cieux, et si tu veux,
« Je te menerai jusqu'à Dieu. »



III

L'AUBE

Je te salue, Aube, ma sœur,
Qui veux au monde le jour clair,
Pour que la vie nous soit sans leurre
Dans le vrai qui est la lumière,

Et qui nous l'apportes dorée
Quand c'est dans l'air matin qui naît
Dans des clartés et qui semondent
Comme cheveux de femme blonde.

Je te salue, ma Sœur aimée,
Qui sais que l'ombre fait la peine,
Et que la nuit même étoilée,
Ne rend pas notre âme sereine,

Et que s'il nous est le sommeil
Ce n'est qu'oubli momentané,
Et qui nous délie du réel
Dans l'instant, peu d'éternité.

Je te salue, ma Sœur, qui mets
En nous, lorsque tu viens, l'espoir
D'heures douces qui vont sonner
Blanches ou bleues, après les noires,

Des nuits qui sont en nous des puits
Où l'on descend sans voir ou boire,
Et souvent tristes et contrits
D'un chagrin que l'on peut avoir.

Je te salue, Aube ma sœur,
Qui nous ouvres alors les cieux,
Je te salue, Aube ma sœur,
Qui es aussi l'amie de Dieu.



IV

L'AIMÉE

Dans la nuit qui tombait
Je t'ai revue, O Toi,
Qui m'étais de clarté
Et me disais le ciel,

Dans des jours périmés
Tout d'amour et de foi
Où mon cœur avait joie
Et mon âme des ailes,

Je t'ai revue en moi,
Malgré la mort cruelle,
Qui, tes yeux les ferma
Pour les clore à jamais.

Je t'ai revue, O Toi,
Qui portais un nom d'ange,
Et vêtais robe blanche,
O Toi, Toi Gabrielle,

Avec tes grands yeux noirs
Et tes cheveux de nuit,
Et douce comme un soir
D'été, et resplendie ;

Tu n'avais pas changé
Et étais restée telle
Que jadis, quand c'était
Nos jours clairs tout en ailes,

Et le sourire était
Comme avant sur tes lèvres,
Lorsqu'au temps de nos fièvres,
Au bonheur tu rêvais.

Or alors dans le vent
En la nuit qui montait,
Tu m'as dit tendrement :
Rien ne meurt, rien ne naît,

Au monde où c'est la vie
Comme l'heure qui passe,
Sur la voie que l'on suit
De cœur, ou d'âme lasse ;

Ne pleure et n'aie chagrin,
Tout vient et tout s'en va,
Aujourd'hui ou demain,
Mais dans l'âme qu'on a

L'amour est éternel ;
Je suis ici en toi,
Tu es aussi en moi
Et c'est ainsi le ciel,

Et lors le bien promis
Et que l'on attendait,
Car dans la mort il n'est
Que la chair qui sommeille.



V

DÉSIRS

Si tu le trouvais Dieu, ne le dis à personne,
Garde en toi une joie qui serait tout d'amour,

Comme celui qu'on a de celles qui se donnent
En foi de cœur et d'âme, et vraies et pour toujours ;

Si tu le trouvais Dieu, ce serait dans ta vie,
La paix que tu cherchais, et la grâce attendue,

Dans la douce clarté des certitudes luies,
Et de leurs vérités, faisant des jours élus.

Tu l'as connue la foi, mais dite dans les choses,
Et dans les matins clairs ou dans les soirs tombés,

Où c'est les yeux qui voient, au monde qui repose,
Ou l'aube qui se lève, ou soleil se coucher,

Sur des jardins de lys, des parterres de roses,
Dans l'heure ou dans l'instant auquel on a rêvé,

Et cela sans raison, et comme aussi sans cause,
Et parce qu'il en est ainsi d'éternité ;

Tu l'as connue encor, quand en des printemps verts,
La mer montait au loin ses vagues et ses flots,

Et puis aussi en celles dont tu sus la chair,
Mais lors tu t'es trompé, et tu n'as eu repos.

Or Dieu tu l'as cherché, mais tu n'étais l'apôtre,
Comme aux livres saints, l'avère le verbe écrit ;

Si tu l'eusses trouvé, ta vie eut été autre,
Que celle qui te fut sur le chemin suivi,

Et pour ta faim ton pain eut été fait d'épautre,
Et ton désir alors, sans doute consenti ;

Mais l'Ange n'est venu, que pour te dire croix
Quand elles sont dressées, qui font la douleur vraie,

Et tu as su ainsi, comment on porte en soi,
Son calvaire, en les jours, les mois et les années.



VI

VISION

C'est là-bas ta jeunesse
Que tu revois sereine,
Quand ton âme était reine
Et ton cœur en liesse,

Dans des jours qui chantaient
Ainsi qu'oiseaux d'été,
Leurs heures de clarté
Et comme enamourés ;

C'était foi blonde en toi
Ne sachant où aller,
Qui cherchait comme un toit,
Pour son rêve abriter,

Celle ainsi qu'un printemps
Et qui t'aurait souri,
Pour te faire pain blanc
Des jours noirs de ta vie.

Or douceur lors en toi
Et dite rose ou blanche,
De la paix que l'on a
Et sur vous qui se penche,

Comme lèvres le font
Sur le front de l'aimée,
Douceur où tout se fond
De ce qu'en soi l'on sait,

Tu en as su la joie
Quand ta coupe était pleine,
Et que jeunesse en toi
Faisait taire ta peine,

En l'émoi de l'instant
Qui te donnait des ailes
Pour monter vers le ciel
Où le cœur se détend,

Dans la clarté venue
De l'oubli des passés,
Et où ton âme à nu
Trouvait sérénité.

Mais à présent ici
Advenue la Vieillesse,
C'est elle qui t'a dit :
Désormais, tu es mien,

Pour connaître peut-être
En moi une tendresse,
Et qui un jour peut naître
Mais dans le temps qui vient,

Car ma Sœur qui t'attend
Est là-bas sur la route,
Que tu as faite toute
Et suivant ton destin,

Et c'est la Mort très douce
Qui donne le sommeil,
Dans la paix, qu'on épouse
D'un repos éternel.



VII

SAGESSE

S'il en est une parfois qui t'aime,
Donne-toi tout, et laisse causer

Ceux qui, par envie, le doute sèment,
Parce que le bonheur t'a touché,

Le vrai ne s'avère qu'en soi-même,
Le reste n'est que futilité.

Si tu désires, il faut vouloir
Ce que tu recherches ou appêtes,

Et pour le toucher ou pour le boire
Savoir ta chair, ou ton âme prête,

Selon qu'il s'agit ou du sourire
Ou bien de connaître le baiser,

Et dans le bien, le mal ou le pire,
De la vie ainsi qu'elle est, aimer.

Or voix qui chantent, lors yeux qui rêvent,
Mains qui portent des anneaux dorés,

Lèvres qu'on sait dans des heures brèves
De douceur, comme un printemps qui naît,

Bras qui s'ouvrent eux, comme des ailes,
Dites en blancheurs immaculées,

Et que l'on voit se tendre, par celles
En les quelles l'amour s'est levé ;

S'il est une parfois qui t'aime,
Et fut-elle comme Salomé,

Donne-toi tout, et en foi quand même,
Et malgré Jean, mort en Galilée.



VIII

CLARTÉ

Mon Frère, qui sais le matin,
Aux jours d'été ainsi qu'il vient,
Dans l'air, comme miraculé,

Mon Frère, qui suis le chemin,
Avec ton bourdon à la main
Sandales à tes pieds lacées,

Dis, l'as-tu vue ou rencontrée
La lumière ailleurs qu'en le ciel
Sur la route où tu as marché ?

D'aucuns m'ont dit qu'elle est partout,
D'autres aussi qu'elle est en tout
Ce qui a vie sous le soleil,

Et dans le cœur, comme en la chair
Qu'on ait eu joie, qu'on ait souffert,
Ou bien encor qu'on ait aimé,

Et puis aussi qu'elle est en nous
Et blanche ainsi qu'elle s'avère,
Pour qu'on ait foi en sa clarté.

Or j'avais cru qu'il n'était d'elle
Que reflet des regards de Dieu,
En des jours haut luis et tout d'ailes,

Et je l'ai trouvée dans les yeux
De celle qu'on aime le mieux
Alors que l'on a foi en elle ;

Mon Frère, qui dans le matin
Cherchais en toi la clarté luie,
Je l'ai trouvée, moi dans la nuit.



IX

PURETÉ

C'est celle que tu as aimée
Et qui t'était comme la nuit,

Sous son front haut, yeux étoilés,
Disant d'amour son âme luie,

Et silente dans ses émois
Qui s'avèraient par le sourire,

T'apportait tacite sa foi
Dans le bien, le mal ou le pire.

C'était elle qui te savait
Comme s'il était d'elle-même,

Puis elle aussi qui te suivait
Sur les chemins où la vie mène,

En l'heure qui meurt ou qui naît,
Dite de joie ou bien de peine,

Et comme dans les nuits d'été
Quand au ciel vient la lune pleine,

C'était son âme projetée
Comme en toi, l'ombre de toi-même.

Elle t'aimait, mais sans le dire,
Et cependant tu le savais,

A regarder ses yeux reluire
Lorsqu'auprès d'elle tu rêvais,

Muet, mais cœur battant si haut
Qu'elle connaissait ton désir,

Et douce alors, cheveux au dos,
Mirait ses yeux bleus dans les tiens,

Si clairs qu'on aurait dit d'une eau,
Tandis qu'elle joignait les mains.

Or c'est elle qui t'a donné
Les paix douces qui sont du ciel,

Et qui te fut et sûre et vraie,
Dans une amour comme éternelle,

Car hors la chair, où tu l'as sue,
Il t'était joie aux jours qui viennent,

De son âme qui était nue,
Et son cœur qui la faisait tienne.



X

LUMIÈRES

Tu l'as connue la joie,
Des clartés en les choses,
Et même dans les roses
Comme aussi dans ta foi,

Tu l'as sue la beauté
Dans la chair qu'on voit nue,
Et dont la pureté
Lors s'affirme ingénue,

Et dans le vrai qui chante
Ce qui est à voix haute,
Dans les jours où vous hante
Doute qui est votre hôte.

Tu l'as sue en sa grâce
La chair et qui se donne,
Lorsqu'en soi l'âme est lasse,
Elle, qu'on porte en soi,

Et qui fait qu'on pardonne
La douleur et la peine
De la vie et ses croix,
Et même aussi la haine ;

Tu as su la lumière
Comme un pain doux qu'on mange,
Sous des ciels bleus et clairs
Où seuls manquaient les anges,

Pour qu'ils soient paradis
Et vers toi descendus
Et comme ils sont décrits
Dans les livres élus.

Or dans des jours heureux
Et qui sourient au monde,
Au bord d'océans bleus
Qui font les voiles rondes,

Des nefs et qui s'en vont
Avec leurs mâts dressés,
Dans le doux abandon
Des flots d'éternité,

Le soleil, tu l'as vu,
Ainsi qu'il est aux îles,
Dans la splendeur et nue
De grands ciels immobiles,

Et ton âme égyptienne
Au milieu des iris,
Et devenue païenne
Adorait Osiris.



XI

SAHEL

Ma Sœur des plaies et des misères,
Et qui de vivre avez tout su,

Quand tout est noir, tout est amer,
Même la chair que l'on voit nue ;

Ma Sœur, et qui avez vécu,
Et puis dans l'ombre êtes entrée,

Et qui savez, l'ayant connue
La vie, et pour vous rédimer,

Dans le renoncement avez
Cherché la paix dans l'absolu ;

Etes-vous désormais heureuse,
Ma Sœur, et l'avez-vous trouvée

L'heure suprême et radieuse
Et qui ici-bas nous délie

De ce qu'on rêve ou que l'on aime,
De ce qu'on a su ou qu'on sait,

Et qu'en son for, lors en soi-même,
Comme en un puits, on cache, on tait,

Par pudeur qui est chose vaine
Mais pourtant en nous avérée.

Ma Sœur, qui avez su le monde
Et déçue qui l'avez quitté,

Pour boire en la coupe profonde
Les éternelles vérités,

Ma Sœur, l'avez-vous rencontrée
La paix qu'on cherche pour son âme,

Quand la chair morte et qui se tait
C'est en nous que brûle autre flamme,

Que dans le désir appété
Où c'est du cœur le sang qui pâme.

Ma Sœur et qui fermez les yeux,
Est-ce en vous que luit la lumière,

Les avez-vous touchés les cieux
Dans la clarté qui les avère,

Pour la trouver l'éternité
Sous les soleils qui nous font dieux ?

O ma Sœur, ici qui pleurez,
Seule en nous la Douleur est vraie.



XII

L'ASILE

Dimanche où s'élucide en paix
Dans le repos des sanatoires,

Un peu des possibilités
Des rêves que trop on a faits ;

Dimanche sage après jours fous
Où l'on va sous les sapins noirs,

Depuis le matin levé doux
Jusqu'à rouge couché le soir,

Dans les dunes chercher le vent,
Ou sur le sable ses pensées,

Et tant de fois, et si souvent,
Que l'on ne peut plus retrouver.

Parc où l'oiseau bleu a passé,
Où l'on marche dans la mémoire

De choses loin que l'on croit vraies,
Sans les toucher, ou sans les voir,

Et paroles pour mieux y croire
De bouches tues et d'yeux fermés,

Qui chantent dans le gai savoir
De tout ce que l'on a aimé,

Pendant des mois et des années,
Bon ou mauvais, sans le vouloir,

Au monde où l'on s'était allé
Et dont trop tard on est rentré.

Or chair alors et qui fait route,
Dans des jours lents, en long vécus,

Cœur qui s'arrête et qu'on écoute
Battre, vif, ou sourd, ou rendu,

Fièvre qui monte ou qui descend
Au gré de l'heure en ses caprices,

Santé qui vient ou se reprend
Sans qu'on y peuve ou qu'on y puisse,

Est-ce à présent eau qu'il faut boire,
Ou bien au soleil se coucher,

Raison les curant ses déboires
A l'asile où l'on est entré ?



CHANSONS GRISES





I

LA VIE

Voici ton cœur, voici ta vie,
Rien n'est nouveau sous le soleil,

Amour qu'on a ou dieux qu'on prie,
Dans des jours aux autres pareils,

Mais dont on garde la mémoire
Pour en avoir eu fiel ou miel,

Peine ou joie, espoirs ou déboires,
Clartés ou doutes éternels.

Musique alors parfois cruelle
Qui monte des passés perdus,

Et comme grand vent dans le ciel
Fait d'automne, les arbres nus,

D'avoir subi, cœur qui se vide
Et les dépouille ses tendresses,

Touchant lors le désert aride
Du chagrin ou de la tristesse,

C'est ce qu'on a su ou qu'on sait,
Que l'on porte ou qu'on a porté

Qui meurt ou bien qui se délie
De la coupe où l'on boit la vie.

Or bien alors que l'on a eu,
Ou mal parfois que l'on a fait,

Dans l'heure ou l'instant advenus
Qu'on revoit en soi sans regret,

En le temps qui vient et qui passe
Et qui fait en nous l'âme lasse,

D'avoir peut-être trop vécu
Par à-peu-près, aux jours qu'on sut,

D'amours ou de joies accomplies
Et de peines souvent aussi ;

C'est la chair qui nous a conduits
Dans le repos comme en la veille,

Voici ton cœur, voici ta vie
Rien n'est nouveau sous le soleil.



II

MATIN

Il fait matin en toi,
Cherche la paix, la joie,
Qu'on trouve en soi
Du jour qui naît ;

Soleil qui luit, prends foi,
Et si tu le peux, crois
Qu'elle pourrait
T'aimer la vie,

En-haut c'est la clarté
Qui les dit ses yeux bleus,
Et dans ton âme
Comme une femme,

Et dans sa robe rose,
Cheveux d'or dénoués,
Et brise née
Dans l'air qui cause,

C'est l'Aube de douceur
Qui est l'amie de Dieu,
Et qui sans leurre
Sourit aux cieux.

Il fait si doux dans l'air
Que l'on croirait qu'on aime,
Dans le jour clair
Et qui s'avère,

Et d'une amour suprême
Et qui dirait son bien
 Comme hors la chair
 Dans le divin,

Ou bien encore aussi
Que l'on aurait touché
 Les paradis
 D'éternité.

Il fait matin en toi
Dit en bleu et en rose,
 Et sans raison,
 Comme sans cause,

C'est un jour et qui vient
Peut-être plus de foi
 Que ceux qui sont
 Morts autrefois,

Où c'était comme en l'ombre
Vie qui parlait en toi
Dont d'âme sombre
Tu sus les croix.

Il fait en toi matin,
Ici de clartés luies,
Et comme il vient,
Prends-le, souris.



III

COULEURS

Il y a le vert,
Il y a le bleu,
L'un qui dit la mer
Et l'autre les cieux ;

Il y a le rouge
Qui avère sang,
Ou quand rien ne bouge,
Le soir qui descend ;

Il y a le blanc
Qui chante Marie,
Ou dans le néant
Couleurs endormies.

Il y a le noir
Qui la dit la nuit,
Ou bien les ennuis
Venus de la vie,

Et la mort aussi,
Et sur les cercueils,
Où drap d'ombre est mis
Pour dire le deuil.

Il y a le rose
Qui orne les femmes,
Les lèvres qui causent
Et la chair qui pâme,

Et dans les matins
A l'heure de l'aube
Qui le ciel enrobe
Ainsi que d'un vin.

Il y a le jaune
Qui est l'or qui leurre,
Et rit comme un faune
De certains malheurs,

Et quand vient l'automne
Aux arbres, aux plantes,
Qui fin dorée donne
A leur vie latente.

Il y a le mauve
Qui est mariage
Du rose et du bleu
Mais n'est pas heureux,

Et dit songes, rêves,
En nous qui se lovent,
Dans les heures sages
Ou les heures folles,

Et puis qui s'achèvent
Sans qu'on s'en console
Dans la vie qu'on vit
Où le cœur s'isole.

Or c'est la couleur
Que toi tu as sue,
Aux jours mal élus
Qui troublent et leurrent,

Quand ton âme tue
Sur la voie suivie,
L'avait sue perdue
Ta paix jadis luie ;

Et maintenant prends
Le vert et le bleu,
Pour retrouver chant
De la mer, des cieux,

Et foi, loin des hommes,
Des femmes qui aiment,
Au monde où nous sommes
Et si peu nous-mêmes,

Et t'aller si loin
Où la clarté pâme,
Qu'il ne soit plus rien,
En toi, que ton âme.



IV

MAYA

C'était la paix, c'était la joie
Et que tu avais souhaitées,
Pour retrouver enfin ta foi
Loin qui s'était allée ;

Il y avait eu Dieu en toi
Et que tu avais oublié,
Aux jours de la vie que l'on a
Souvent d'âme sombrée ;

Et puis était venue Maya,
Là-bas des orient, dorée
Du rêve qu'elle porte en soi
 Qui t'avait enivré,

Et dont les bras disaient des ailes,
Et dont les yeux disaient les cieux,
Et dans un mensonge éternel
 Mais doux comme l'est Dieu.

Or tu t'en es enamouré
Parce que les songes en elle,
Étaient en tout aux tiens pareils
 Sans fins réalisées,

Dans l'ambiance matérielle
Du monde où l'on meurt où l'on naît,
Mais cependant vrais dans les ciels
 Dorés de la pensée ;

Et quittant sa gaine de chair
Ton âme, elle, alors est montée,
Là-bas en-haut, dans les éthers
Chercher sa vérité,

Et sous la clarté des soleils,
En l'infini bleu resplendi,
Avant que la mort le révèle
Trouver paradis dans la vie.



V

SURATE

Matin qui rit,
Soir qui descend,
Vie que l'on vit
De pluie ou vent,

Vœux que l'on fait
Et dieux qu'on prie,
Par à peu près
Sous des bougies,

Chemin qu'on suit
Cœur un peu fou,
Sans savoir où
Il vous conduit ;

Ame qu'on a
Qui vêt des robes,
Et puis sans foi
Qui se dérobe,

C'est jour qui meurt
Ou bien qui naît,
Où tout est leurre
En nous entré.

Désir qu'on a
Joie qu'on attend,
Vin que l'on boit
Froid ou brûlant,

Choses qu'on aime
Qui n'aiment pas,
Bambous qu'on sème
Et creux en soi,

Tout ce qui vit,
Tout ce qui bouge,
Est rêve a dit
Le Maître Rouge,

Et Lui qui sait
Bouddha répond :
Maya ! Tout est
Illusion.



VI

LES AILES

Ton âme prend des ailes,
Comme l'oiseau qui chante,
Lorsque c'est sous le ciel
Clartés dans l'air qui mentent,

En se disant tout d'or,
Alors et que reluies,
Il n'est vrai en leur for
Qu'ombre du soleil lui ;

Ton âme prend des ailes,
Comme l'oiseau qui passe,
Quand d'été, chaleur lasse
Fait mûres les aïrelles,

Dont le fruit aigre dit
Comme le cœur de celles
Qu'on a parfois aimées
Dans le cours de sa vie.

Ton âme prend des ailes
Aussi quand printemps né,
C'est la chair qui appelle
Le désir, pour aimer,

Sur la voie que l'on suit
Dans les pleurs ou les rires,
Pour trouver dans la nuit
Ou le bien, ou le pire,

Dans la vie rédimée
Alors et que l'on boit,
Suivant la paix qu'on sait,
Ou bien la peine en soi ;

Ton âme ne prend ailes,
Que pour être elle-même,
Dans la grâce suprême
D'un instant qui dit ciel.



VII

VIGIE

Je vous salue, ma Sœur
De veille et de vigie,
Du côté de la vie
Que voyez-vous venir ?

Il fait matin, ma Sœur,
Et c'est le jour qui monte,
Mais du côté du monde
Voyez-vous rien venir ?

Je vous salue, ma Sœur
Ils sont finis nos rêves,
Aujourd'hui qui s'achèvent
Dans le mal et le pire,

Et la foi s'est éteinte
En les sages, les folles,
Leurs lèvres se sont jointes,
Et n'ont plus de paroles.

Je vous salue, ma Sœur,
A présent dans l'air rose,
Qui regardez des roses
Dans le soir se flétrir,

Je vous salue, ma Sœur,
Car revoici les hommes,
Et dans leurs villes comme
Occupés à mourir,

Je vous salue, ma Sœur,
Car voici Azrael,
Et la paix du sommeil
Et notre heure advenir.



VIII

L'EXODE

Sous le soleil lui
Des jours comme ils viennent,
Comme aussi la pluie
Qu'automne fait sienne,

Tu l'as sue la joie,
Tu l'as sue la peine,
Mais tu n'as fait choix
Car c'est Dieu qui mène,

Et le plus souvent
Lors tu as souri,
Car tu savais vent
L'effort qu'on poursuit,

Et monde hors de nous
Que ce que l'on aime,
Est dans un ciel doux
Et bleu en nous-mêmes.

Tu n'as su sagesse,
Tu n'as su folie,
Mais trouvé liesse
A la clarté luie,

En l'amour qui vient,
La femme qui passe,
Et puis d'aimer lasse
Part le lendemain,

Tu l'as allumée
De soir ta bougie,
Pour te sortir gai,
Du noir de la nuit.

Ce que tu rêvais
C'était la lumière,
Bien plus que la chair,
En tes yeux entrée,

Pour trouver ta paix
Et lors t'y complaire
Toutes tes misères
Alors oubliées,

Et vivre ta vie
Comme arbre au soleil
Qui donne son fruit
Alors sous le ciel.

Or ton âme un jour
D'hiver, t'a quitté,
Pour trouver amour
Où le printemps naît,

Sous des soleils luis
Avérant clarté,
Au ciel resplendi
Et d'éternité,

Et toi, tu n'as pu
La réincarner,
Dans ta chair à nu
Qui l'avait portée.



IX

MIDI D'ÉTÉ

C'est ton cœur qui bat son sang rouge,
Il est midi, dont sonne l'heure,
Et au monde où c'est tout qui bouge,
La vie chante et le dit son leurre,

Et gens qui viennent, gens qui passent,
Et sans que l'on sache où ils vont,
C'est dans la chaleur lourde et lasse,
Tout sous le soleil qui se fond.

Odeurs des toits dans l'air qui fument
Pour les repas dont c'est le temps,
Mets et boissons qu'à sa coutume
A son heure la chair attend,

Il y a le vert et le bleu,
Là-bas qui disent l'air, la mer,
Dans le jour d'été qui s'avère
En-haut dans la gloire des cieux,

Et des hommes, aussi des femmes,
Qui passent, parfois qu'on connaît,
Mais dont pourtant ce n'est la fâme
Que par les yeux seuls, que l'on sait.

Or un oiseau est là qui chante
Tout seul sur un lilas en fleurs,
Et sans que rien ne le démente
Comme s'il trouvait le bonheur,

Et c'est ton cœur qui bat sang rouge,
Il est midi, il est une heure,
Et au monde où plus rien ne bouge
La vie chante et te dit son leurre.



X

L'ESPOIR

Je te salue, mon frère Jean,
Mon frère Jean des harmonies,

Il fait du vent, il fait du vent,
Des voix dans l'air pleurent ou prient,

Je te salue, mon frère Jean
Et qui m'as suivi dans la vie,

Au long cours des jours dans les mois
Et qui viennent comme on les a,

Pour la peine ou bien pour la joie
Suivant son étoile ou sa croix.

Je te salue, mon frère aimé,
Dans le présent et les passés,

Faits de clartés ou d'amertume,
Suivant le soleil ou la brume,

Au gré des heures dont nous fumes
Et qui s'en sont plus loin allées ;

Je te salue, mon frère, en tout
Ce qu'alors nous avons aimé,

Sous de grands ciels, bleus, clairs et doux,
Où prenaient ailes nos pensées,

Mon Frère des mers et des îles
Auxquelles nous avions rêvé,

Et que pour des raisons futiles
Nous n'avons las ! pas abordées,

Et hâvre alors non atterri,
Dont après nous avons languï.

Je te salue, mon frère Jean,
Qui fus de mes songes, mes rêves,

Sous le soleil comme en le vent,
En lesquels en nous ils s'achèvent ;

Je te salue, mon frère aimé,
Sur la voie qui me fut ami,

Il fait matin, voici la vie
Et dite toute de clartés,

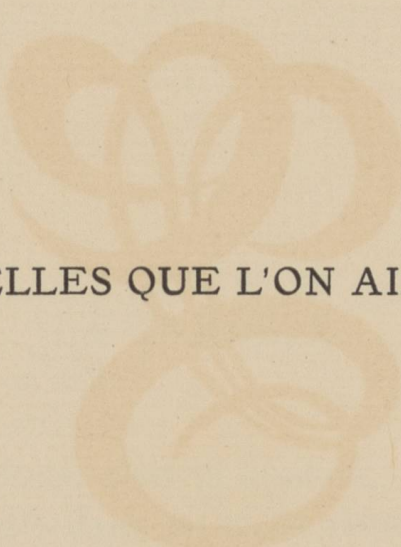
Pour que notre âme se délie
Des songes amers qu'elle a faits,

Et lors ici qu'elle nous soit
Lumière en toi, lumière en moi,

Comme il nous fut en autrefois
Alors qu'en nous chantait la foi.







CELLES QUE L'ON AIME





I

LA CANDIDE

C'est l'ingénue, c'est la candide,
Qu'on appète dans les nuits vides,

Où, sur les draps, corps étendu,
C'est son cœur qu'on sent lourd et nu ;

C'est songe qui tue le sommeil,
Et, malgré soi, qui fait qu'on veille,

Après journée, et pourtant faite
A peiner autant qu'on a pu,

Et où ce n'est que la défaite
Qu'au bout de sa tâche on a sue.

C'est celle qui peut être, ou est,
Mais qu'en soi pourtant on ne sait,

Qui vous hante en la nuit qui cause,
Sans motifs et comme les choses

Qui parlent sans mots, mais qu'au fond
Du cœur on perçoit ou entend,

Et qui dit peine ou espérance
Suivant l'heure dans le silence,

Dans l'ombre noire comme cendres
Où couché en long on attend,

Et puis aussi des choses tendres
Parfois qui disent des printemps.

Or douceur lors que l'on voit blonde
Dans la pénombre entrée en soi,

Comme la chair nue qui semonde
De ceux et cloués sur les croix,

C'est l'âme blanche en soi qu'on porte
Qui vient comme du Golgotha,

Dans l'ombre que la nuit apporte
Sur ses ailes et dans sa foi,

Et qui alors tout de tendresse
Et de douceur en son émoi,

Met en vous la claire liesse
De la paix qu'on cherchait en soi,

Lorsque l'on est parfois amer ;
Et dans notre gaine de chair,

C'est alors elle la candide
Qu'on appète dans les nuits vides,

Où, sur les draps, corps étendu,
C'est son cœur que l'on sent moins nu.



II

SAHÈLE

Sahèle, c'est ta voix qui monte
En le soir des cordes qui chantent

Sous les archets, comme éperdues,
Dans un émoi qui se dit nu,

Comme la chair, lorsque l'on aime,
S'avère de grâce suprême ;

C'est ta voix, ainsi que l'oiseau
Lorsqu'il désire toucher ciel,

Pour l'approcher, ouvre ses ailes,
Et s'aller ainsi au plus haut

Chercher dans des éthers saphiques
Le chant des clartés harmoniques.

C'est toi Sahèle, et qui nous dis
Dans une grâce qui est tienne,

L'amour ainsi que cœur l'élite,
En celles parfois, et qui viennent,

En nous, comme des jours d'été,
Mettre en nos âmes le soleil,

Et puis s'en vont plus loin chercher
En leurs longues robes vermeilles,

Leur désir comme il s'est levé
Dans un matin dit clair en elles,

Mais en nous lors d'ombre et de nuit
Et comme Schumann lui, l'a dit

Dans des accords où se délie
Le noir des émois de la vie.

Sahèle, ils rient les violons
Quand tu chantes choses heureuses,

Qui sourient en rose ou en blond
Dans leurs harmonies radieuses,

Comme les îles du Levant
Qui sentent la myrrhe et l'encens

Et dans des soirs et qui s'achèvent
Dits dans de l'or en notes brèves.

Sahèle quand tu dis nos cœurs
Comme ils sont eux, et un peu fous,

Dans des chants clairs, dans des chants doux,
Qui avèrent amour sans leurre,

C'est toi qui entres lors en nous
Ainsi que le fait la lumière,

Dans un printemps où c'est en tout
Dits ton cœur ainsi que ta chair.



III

MARIQUITA

Dans la nuit bleue
Dont ciel est l'hôte
A Tolède, Mariquita,
C'est toi qui dances, et jour las,
Dit d'heures chaudes
Tu sous les cieux ;

Il est minuit
Guitares chantent,
Aux tréteaux de la posada,
Où l'on rit, l'on mange, l'on boit,
Des danses lentes
Sous des bougies.

Des gens sont là
Qui sont assis
Sur des bancs de bois durs et nus,
Et qui attendent ta venue
De leurs yeux luis,
Mariquita,

Marins venus
Des Canaries,
Toreros anneaux aux oreilles
Et puis femmes jeunes ou vieilles
Poitrine nue,
Elles qui rient,

Et au comptoir
Debout l'hôtesse,
Avec aux lèvres le sourire,
Devant la glace qui la mire
Au dos ses tresses
De cheveux noirs,

Compte, en fumant,
Recette faite,
Sur ses doigts longs bagués d'argent
Et puis dans l'eau qui les attend,
Et les plongeant
Fait coupes nettes.

Mais lors musique
Et qui reprend,
C'est toi qui viens Mariquita
Dans ta courte robe de soie,
Couleur de sang
De grâce unique,

Et gorge nue
Tes yeux disant
Tout l'amour qui est dans la chair
Quand, elle, ainsi que la lumière
Se dit en blanc
D'émoi élu ;

Et comme il est
Des anges lors,
Ailes tendues, c'est bras ouverts,
Toi, balançant ton corps, ta chair,
Sur des airs gais
Et puis encor

Nous apportant
Comme un vin doux
La grâce élue qui est en toi
Et qui se dit comme une foi
Dans un printemps
Qui vient en nous,

Dans la nuit bleue
Dont ciel est l'hôte,
A Tolède, Mariquita,
Et où celle qui danse est toi,
Dans la nuit chaude
Dite en les cieux.



IV

COLORADAS

C'est toi la noire
Qui viens parfois,
En nous le boire
Chagrin qu'on a ;

C'est toi la blonde
Dont bleus les yeux,
Nous viens, au monde,
Dire les cieux ;

Et toutes deux
Et qui s'avèrent
L'une d'été,
L'autre d'hiver,

Et dans nos cœurs
Alors entrées,
Viennent sans leurre
Mettre la paix.

C'est toi la rousse
De candeur douce,
A cheveux jaunes
Qui dit l'automne

Au rêve fait
Dans des printemps
Où c'est lors Mai
Que l'on attend ;

C'est toi la rousse
Des heures douces
Aussi qui sais
Qu'on peut pleurer,

Dans des jours d'ombre
Où dans la vie,
On trouve lie
Dont l'âme sombre,

Comme les nef
Sur l'eau allées,
Au souffle bref
Du vent monté,

Où c'est de tout
Qu'on se délie,
Même jours doux
Lors rencontrés.

Or que nous soient
Alors les brunes
Qu'on sait en soi
Comme la lune,

Qui sont métisses
Du blond, du noir,
Et qui s'élisent
Ainsi qu'un soir,

Où c'est en nous
Alors que cause
Si bas, si doux,
L'âme des choses,

Et qui se dit
Pour la couleur
Comme l'embrun
De leurs cheveux,

Sur des tons bruns
Dans l'air qui fleurent
Comme parfums
Des paradis.



V

MARIE

Je t'ai aimée en des jours clairs,
Je t'ai aimée en des nuits noires,
Où tu m'étais telle lumière,
Ou comme un puits où l'on va boire,

Je t'ai aimée en le désert
De mon cœur, comme une oasis,
Où dans la paix des palmiers verts
Leur ombre bleue est bien acquis,

Et tu m'étais comme la soie
Qu'on vêt dans les jours de bonheur,
Quand c'est le rêve ou chair en soi
Que l'on épouse alors sans leurre.

Je t'ai sue comme entrée en moi,
Toi que las aujourd'hui je pleure,
Toi et qui me donnais la joie
Dans le jour, l'instant ou bien l'heure,

Et qui connaissant mon émoi,
M'apportais et d'alme douceur
Ton âme l'avérant sa foi
Et puis aussi parfois ton cœur,

Dans une grâce en toi élue
Et qui prenait comme des ailes,
Dans les clartés de l'absolu
Pour me donner les paix du ciel.

Or c'était comme Dieu en toi,
Ou comme en les vierges qu'on prie
Le bonheur qui disait la joie
Que l'on peut trouver dans la vie,

Et puis tu t'appelais Marie,
Comme Celle qui tient Jésus
En robe bleue, dans ses bras nus
Sur les autels, sous les bougies,

Et comme elle tu souriais
Des lèvres et tes grands yeux luis,
A l'émoi qu'en toi tu savais
Ainsi qu'une coupe sans lie,

Car elle était en toi la joie
Des présents comme des passés,
Et tu n'avais connu les croix
Que d'heures à peine éprouvées.

Et lors un jour dans un grand froid,
Les anges noirs eux, sont venus,
Et tu es morte entre mes bras,
Sur les draps en long étendue.



VI

LA REPENTIE

En l'Asile où se dit la foi,
Sous des bougies, mais sans apôtre,
C'est celle, là, qui prie pour toi
Blanche comme du pain d'épautre,

Avec son chapelet aux doigts,
Ses yeux baissés sur ses mains douces,
Et sur son front, bordé d'orfroi,
Un bonnet blanc et qui l'épouse.

Il fait matin, Jésus est là,
Avec à ses pieds, doux des anges,
Comme des enfants que l'on voit
Et enveloppés dans des langes,

Et sous la voûte où il fait froid
C'est l'ombre qui dit le silence
Sur des chaises faites de bois,
Et vides de toute présence.

Or celle douce et là qui prie,
Est celle jadis qui t'a su
En elle, en des jours de sa vie
Dans un émoi clair et élu,

Où c'était en elle et en toi
Et dans une alme quiétude,
Le bonheur que l'on trouve en soi
De l'amour en sa plénitude,

Et puis des jours avaient passé
Dits dans la chair, ou dans la joie
Qu'on en prend et sans s'en lasser
De ne se savoir seul en soi,

En ce qu'on aime, en ce qu'on croit
Et que l'on sait ou qu'on a su
Et qui fait le doute ou la foi
Selon la vie qu'on a vécue.

Or choses lors parfois qui viennent
On ne sait pour quoi ou par qui,
Et qui les oublient leurs antiennes
Pour chanter sous d'autres ciels luis.

C'est peine alors et qui s'avère
Et le doute après qui s'en suit,
Et cœur et qui se sent amer
Alors de tout qui se délie ;

Et c'est elle pour toi qui prie
Un jour ainsi qui t'a quitté,
Croyant alors se rédimer
Des fautes par elle accomplies,

Dans une croyance mais vaine
En elle qui était entrée,
Et puis après qui a pleuré
De son erreur sûre et certaine,

Et maintenant qui prie pour toi
Blanche comme du pain d'épautre,
En l'asile où se dit la foi,
Sous des bougies et pour les autres.



VII

ONCTION

O vous, pardonnez-moi,
Celles que j'ai aimées,
Je ne vous ai donné
Ni la joie, ni la foi,

Dans l'amour que j'avais
En les heures sonnées,
Où c'étaient vous entrées,
Dans mon cœur qui parlaient ;

Car vêtues ou bien nues,
De douceur ou de flammes,
Je ne vous ai voulues
Qu'en beauté dans mon âme,

Sapides ou candides,
Ingénues ou félines,
Dans les nuits lourdes, vides,
Où désir se confine.

O vous, pardonnez-moi,
De vous avoir aimées,
Suivant mon rêve fait
Comme aussi mon cœur las,

Qui la chair oubliée
Voyais comme une eau claire,
Vos grands yeux bleus ou verts,
Ou tels les ciels d'été,

Et vos lèvres sourire
A l'émoi qu'on attend,
Dans le bien ou le pire
De l'heure ou de l'instant,

Comme amandes ouvertes
Dans le jardin du sang,
Qui sent les feuilles vertes
Qu'ont les jours de printemps.

O vous, pardonnez-moi,
Qui étiez tout de grâces,
Et dans les jours qui passent
M'avez donné l'émoi

De la beauté qu'on voit
Dans les soirs qui se couchent,
Ou les matins qu'en soi,
Doux comme soie on touche,

Car je vous ai aimées
Sans que parle ma bouche,
Et je me suis donné
Tout d'âme extasiée,

Comme à genoux l'on prie
En l'amour des Maries,
Devant la clarté luie
Des cierges allumés.





SUR LES EAUX





I

LES NEFS

Il fait matin loin sur la mer,
Des nefs courent sur les flots verts,
Et sous le ciel vermeil ;

Des voix montées dans l'air qui chantent,
Disent en leurs paroles lentes
Qu'il est né le soleil,

Et comme vin en les calices,
Un parfum que l'éther nolise
Sent doux ainsi qu'un miel ;

Et c'est une île à l'horizon,
Qui s'avère en bleu et en blond,
Odorant le safran.

Voiles blanches lors qui frémissent,
Dans l'heure qui se dit propice
Au repos attendu,

Et pour le toucher s'arrondissent
Sous la brise dans ses caprices
Qui souffle en le ciel nu,

C'est l'effort que crient leurs amures
Dans le vent doux ou le vent dur
Pour le port approcher,

Et quai touché, vaisseau ancré,
Après avoir été carguées
Se mettent à dormir.

Or sommeil alors qui les lie,
Voiles blanches comme des lys,
Dont agrès sont la lyre,

C'est rêve des nefs en sa somme,
Comme il en est de ceux des hommes
Lorsque l'on a aimé,

Regret du vent aux heures folles,
Des vagues en leurs courbes molles
Et qui vous ont bercé,

Et lors ainsi que des oiseaux,
Et qui chantent sur des ormeaux
Et se savent des ailes,

Les nefs songent, à de nouveau
Prendre leur vol et sur les eaux
Qui passent sous le ciel,

Pour s'aller au monde si loin
Que plus jamais on n'en revient,
Et toucher l'éternel.



II

LA MER NOIRE

C'est dans un jour en toi
Qu'il pleut, qu'il gèle et vente,
Et sous un ciel sans foi
En des heures démentes ;

C'est ton cœur comme nef,
Sur les flots blonds du rêve,
Perdu dans le vent bref
En le jour qui s'achève,

Et soir alors qui vient
Rouge du sang versé
Par le soleil plus loin,
Lui, qui s'en est allé.

Des flots sont comme en toi
Et c'est la mer qui pleure,
Et tes yeux qui se leurrent,
Dans un amer émoi,

Des larmes que tu vois
Comme dites en vert,
Au lointain qui s'avère
Sous les vergues en croix,

Où ne sont des Jésus,
Mais voiles qui balancent,
Pâles, blanches et nues
Et criant leur souffrance,

Blessées par leurs amures,
Et liées par les ris
Pour le vent qu'on a pris
Et dont elles endurent,

Et en eux, les agrès,
Comme cordes tendues,
Brise, ainsi qu'un archet
Chantant des airs perdus.

Or une île est là-bas,
Mais pourtant si lointaine
Que la mort qui viendra
Un jour te dire peine,

Ne pourrait l'approcher
Qu'en se donnant des ailes,
Mais qui d'éternité
Ne lui furent jamais,

Et c'est la terre élue
Que tu avais cherchée,
Jadis en tes jours nus
Et sur les nefs, allé,

Et pour te rédimer
Aux douces quiétudes
Qui se disent de paix
Et dans la solitude,

De tes amours et folles
De jadis, périmées,
Et comme oiseaux s'envolent,
Dans la nuit des passés.



III

REYKJAVIK

Un bateau sur les eaux s'en va
Est-ce en lui
Ou ton âme à toi,
Qu'il fait si triste,

Qu'on ne sait plus ce que l'on voit
Dans la nuit
Qui dit gel et froid,
Où flots bruissent ?

Le vent, qui souffle dans les voiles,
Pleure et crie
Ainsi qu'un enfant
Que langes voilent ;

Les feux de bord, en vert et rouge,
Dans l'air gris,
Comme des yeux bougent
Endoloris,

Et c'est la proue noire qui taille
Tel un couteau
Comme en des entrailles
Entré, les flots.

Or dans la nuit où le vent passe,
Sur les eaux,
Où flottent les glaces
Et tout en-haut,

C'est la lune ainsi qu'en gésine
Et qui pleine,
Par instant culmine
Jaune de peine,

Sur des horizons déformés
Par la brume,
Où dit d'amertume
Le ciel se tait.

Mais jour alors qui s'est levé
Où gel insiste,
Et amer et triste
Port approché,

C'est dans l'ombre Reykjavik,
Et l'Islande
Sur la mer Arctique
Dans les rochers.



IV

JERSEY

Comme elle t'a souri, là-bas, la vie lointaine,
Dite en bleu par la mer, sous le ciel qui montait ;

On eut dit comme d'yeux, d'une femme qui aime,
Quand amour est en elle, en le désir qui naît ;

Et des nefs étaient là, avec leurs ailes blanches,
A l'horizon, dans l'air, où le vent doux parlait,

Et dans leur course où sur les flots elles se penchent
C'était comme des cygnes blancs et qui passaient.

Musique aussi de vagues en robes d'été,
Lors qui chantaient, dansaient, comme des ballerines,

A l'entour des brisants, à l'entour des rochers,
Et dans leurs entrelacs, gracieuses, félines,

Puis en de grands élans, s'élevaient toutes blanches,
En courbes balancées comme le font les hanches,

C'était elles après, là-bas, qui s'allongeaient,
Sous le ciel immobile et dans l'air qui dormait,

Et lors prenant repos, sans raison et sans cause,
Comme il en est des lois qui régissent les choses,

Faisaient à l'horizon, comme une ligne droite,
Dans la chaleur du jour et qui se disait moite.

Or une île était là, sous le ciel allongée,
Dite en vert et en bleu, comme un tapis persan,

Et des senteurs montaient au loin dans des fumées,
Evoquant le parfum du nard et de l'encens,

Et des femmes étaient là comme fleurs pâmées,
Par la chaleur du jour et nues dans les brisants,

A se baigner aux flots de la marée montée
Qui comme sang rouge disait soleil couchant ;

Et l'on eût cru de loin que c'était l'Orient,
Qui chantait sur la terre qu'on voyait dorée,

Et ce n'était là-bas que l'île de Jersey
Et dans un soir d'été, qu'on avait approchée.



V

LE BAR

C'est le bar où l'on s'en va boire,
Hâvre touché, doux ou amer,

Après tant de jours bleus ou noirs
Où l'on a oublié la chair,

A voguer sous les mâts, les voiles,
Sous le soleil ou les étoiles,

Au monde où l'on s'en est allé
Dans des jours longs comme d'années,

Et perdu dans l'absolu vague
Des eaux, et des flots, et des vagues.

C'est le bar lors, où l'on va boire
Hâvre touché, et pour aimer,

De jour, de midi ou de soir
Comme ils sont aux heures sonnées,

Les femmes peintes qui sourient
A ceux qui viennent ou s'en vont,

Avec leurs lèvres engourdies
Mais ce qu'elles peuvent, le font

Du mieux qu'elles savent, et rient
De l'émoi, payée la rançon.

Or jours alors que l'on oublie
De vent ou pluie, vagues montées,

Dans des heures et qui délient
Le cœur ou l'âme des passés,

C'est chair alors qui dit sa lie,
Pour les marins, suivant leur vie,

De prendre comme on peut son bien,
Et femmes alors et qui viennent

Dans des nuits qui sentent le vin,
Leur donner suivant leur antienne,

Leurs corps et dit sous des bougies
Sur des divans et qui s'affaissent,

Bouches et lèvres engourdies
Par le vin qui leur donne ivresse,

Et alors c'est, et dans la nuit,
L'amour en le sommeil qui passe,

En heures lourdes, vagues, lasses,
Jusque ce soit le jour qui luit.



VI

L'ILE

Une île est en toi
Aux mers de tes rêves,
Souvent que tu vois
Quand le jour s'achève,

Et mort le soleil
Sur les flots en bleu,
Montant sous les cieux
Comme oiseaux en ailes ;

Une île est en toi
Lointaine en toi-même,
Qui te donne émoi
Comme aux jours qu'on aime,

Dans l'instant qui vient
Auquel on prend foi,
Et puis qui s'éteint
Souvent sous des croix.

Une île est en toi,
Dont le port s'avère,
Par un phare au loin
Qui dit sa lumière,

Et que tes yeux voient
Sans être certains,
Blanche comme foi
Entrée dans ta chair,

Et lors doute allé
Qui te donne joie
Comme d'une paix
Qu'on aurait en soi

Dans la vesprée luie
Et vêtue de moire
Qui attend la nuit,
Elle, en robe noire.

Or ton âme est là
Et dans tes pensées,
Et qui parle en toi
Dans le jour allé,

Et te dit : tu rêves,
En ce que tu vois,
Ce n'est que la grève
Qui se dit là-bas,

Et faite de sable
Où vient la marée,
A l'entour des cables
Des nefs amarrées,

Et elle est plus loin
L'île que tu choies,
Et sise hors de toi ;
Car dans le divin

Un jour ce sera
Moi, en toi restée
Qui boirons en foi
Vin d'éternité.



VII

EN NOUS

Mon Frère, des mâts et des hunes
C'est la lune
Dans l'air qui luit,

Dis, as-tu retrouvé la Brune
Qui chantait
Aux Canaries,

A Saint-André, dans la nuit chaude
Dont alors
Nous étions l'hôte ?

Mon Frère des mâts et des voiles
Voici d'or
Ciel qui s'étoile,

Te souvient-il des palmeraies
Et de celle
Qui à Padang,

Dansait dans le soir bleu tombé
Dite d'ailes
En linge blanc,

Couverte de ses cheveux noirs
S'avérant
Ainsi qu'un soir

Là-bas dans les îles dorées
Où chantait
Mer d'été.

Mon Frère, aux vergues, aux agrès,
La voici
L'aube qui naît,

Te souviens-tu encor des blondes
Et luies
Là-bas au monde

Des glaces bleues et des banquises
Et de gel
Disant l'Islande,

Qui dans des heures sombres, grises
Le soleil
En nous ont mis,

Et qui à nous se sont données
Comme un ciel
Qui dit l'été.

Mon Frère nous avons aimé
Et en nous
C'est le meilleur

Du monde où nous sommes allés
Et resté doux
En nos cœurs.



VIII

SOIR

Et maintenant comme un navire,
A voiles blanches de nuages,

C'est jour qui s'en va pour mourir
Dans l'air étendu sur les plages ;

Jour qui s'en va dont sonne l'heure
Pour faire au ciel place à la nuit,

C'est le vent sur la mer qui pleure
Où loin, le feu des phares luit.

Rêves que l'on a faits en soi
Que l'on sent alors manquer d'ailes,

Regret qui vient du bleu des ciels
Où l'on s'est complu tant de fois,

Soir qui tombe et jour qui s'en va,
Te voici triste autant que las,

Comme si tu mourais toi-même
En ce que tu sais ou tu aimes,

De douceur, de candeur ou flammes
Dans ton cœur comme dans ton âme,

Depuis le jour où tu es né,
Mais lui, entré dans les passés.

Or nuit qui vient lors sur la mer,
Ombres qui s'avèrent en toi,

Endeuillant tant de choses chères
Que tu sus d'amour ou de foi,

C'est ton âme de matelot
Des temps lointains de tes navires,

Quand sous voiles, suivant ton lot
En le bien, le mal ou le pire,

Tu rêvais au plus haut des hunes
Sous le soleil ou sous la lune ;

C'est ton âme de matelot
Qui revient en toi chanter haut

Les joies qu'on a des heures claires
Dans le vent monté sur la mer,

Et qui nous donne sur les eaux
Des ailes comme ont les oiseaux,

Et lors pour trouver dans le ciel
Nos fins aux clartés éternelles.



AVEUX







I

ORTUS

C'est dans un matin, aujourd'hui très loin,
Et dans les passés qui sont des navires
Sombrés à jamais, et c'est là le pire,
C'est dans un matin, désormais très loin,

Là-bas près du fleuve, que tu es né,
Au bord du quai, dans une maison blanche
Qui souffrait du vent, et c'était dimanche,
Et cloches sonnaient elles, dans l'air gai.

Dis, qu'en as-tu fait, toi, lors de ta vie
Aujourd'hui qu'automne en toi est entré,
Dans ton cœur, ta chair et qui ont subi
Les jours et les mois qui font les années,

Que tu as connus sur la voie suivie
Et de sable gris où tu as marché,
Rêvant la trouver la lumière luie
Pour la mettre en toi et en prendre paix ?

Dieu seul le sait, car c'est déjà l'oubli
Qui se dit en toi d'émois périmés,
Comme il est du vin dont se dit la lie
Au fond du verre que l'on a vidé,

Dans l'instant de joie et les ans de peine,
A chacun qui sont suivant son étoile,
Et qu'ombre en le temps couvre de son voile,
Pour que l'on n'y puisse ainsi plus penser.

Tu ne fus du reste, qu'ainsi que d'autres,
Et qui, comme toi n'ont fait que passer,
Et parfois en leur for étaient apôtres,
Ou bien las aussi d'avoir trop rêvé,

Comme toi qui ne sus le vrai qu'au songe
De neige, d'hiver ou soleils d'été,
Ou bien encore aux nuits où l'on se plonge
Aux émois qu'on prend par la chair donnés.

Il te fut pourtant jours de pain d'épautre
Et qui le sont eux, ceux auxquels on aime
Où vient celle qui, alors se fait vôtre
De cœur ou de chair d'une amour suprême,

En laquelle on met alors sa foi toute,
Et qui sourit de la bouche et des yeux,
Et dont c'est la voix en soi qu'on écoute
Comme d'ange qui parlerait aux cieux,

Or c'était jeunesse alors dans ton âme,
Comme dans ton cœur et aussi ta chair,
Qui te donnait joie en elle qui pâme,
A flots bleus comme sous le ciel la mer,

Et tu fus heureux, puis tu as pleuré,
Et tu sus les cieux et après l'enfer,
Et ainsi pour toi et comme il en est
Ici en-bas, et pour tous sur la terre,

Tu n'as su le ciel qu'en des heures brèves,
Et tu l'as surtout en toi su la nuit,
En des jours alors d'ombre qui s'achèvent,
Toi qui revais haut d'un monde bleu lui.



II

SUR LA VOIE

J'ai fait le bien comme les uns,
J'ai fait le mal comme les autres,

Dans la vie, enfer à chacun,
A moins que l'on ne soit apôtre ;

J'ai cru et j'ai été trompé
Par l'ombre comme la clarté,

Mes yeux ont vu, mes doigts touché,
Sans m'apporter la certitude,

Et je n'ai eu la quiétude
De trouver ma paix dans le vrai.

J'ai su les hommes et les femmes,
Dans les jours, les mois qu'ont les ans,

Sous le soleil qui dit ses flammes
D'été, et l'hiver gel et vent,

Et je n'ai trouvé en leurs âmes,
Et comme en leur cœur, que le sang

Qui disait la chair souveraine
En eux sertie uniquement

Pour des fins le plus souvent vaines
Dans la vie comme dans le temps.

Je les ai connues aussi celles
Qui se disent tout de beauté,

Et semblent des oiseaux en ailes
Quand c'est printemps dans l'air qui naît,

Et dans l'amour que l'on en prend
Par leur sourire ou leurs paroles,

Leurs yeux comme des firmaments
Qui s'étoilent de splendeurs folles,

Qui nous font lors, croire au bonheur
Rencontré doux comme sans leurre,

Et qui n'apportent que la peine,
Après l'heure du cœur pâmé,

Et que l'on boit à coupe pleine,
Parfois des ans et des années.

J'ai su encor, j'ai su de même
Dans les jours qui nous sont comptés,

L'amertume aussi de soi-même
Qu'on porte d'hiver et d'été,

Et qui vient surtout quand on aime
Ou bien lorsque l'on a aimé,

Dans le rêve qui se délie
Ou la foi et qui s'est usée,

Et pour des choses incertaines
Mais en nous pourtant accomplies,

Et qui vous hantent vraies ou vaines
Sans qu'on le veuille ou qu'on y puisse,

Et se disant comme l'haleine
Du vin versé dans les calices.

Or voix alors que l'on entend
En soi et dans la solitude,

Dans la vie qu'on a dans le temps
Qui va et vient sans quiétude,

C'est dans la foi, et que l'on sait,
Et d'âme lasse et cœur à nu,

Que l'on attend l'éternité
Pour que la paix nous soit rendue.



III

CELLE QUI VIENT

Voici la mort qui vient
En traînant ses béquilles,
N'aie peur, ni nè la crains,
Ton âme est dans une île,

Si lointaine, que rien
Ne pourrait l'approcher,
Pas même le divin
Qui est d'éternité,

Car la paix est en toi
Au quai d'un port touché,
Et plus loin que la foi
Qu'en soi l'on a portée,

En l'amour que l'on sut
Comme un soir qui s'éteint
En l'émoi qu'on en eut
Comme pain quotidien.

Voici la mort qui vient
Pour faire de la chair
Morte, ainsi qu'un pré vert
Où le ver tait sa faim,

Sous la terre où l'on est
Tout en long étendu
En le printemps qui vient
Ou l'hiver advenu,

Dans le néant de tout,
Même de la lumière,
Et lors qui fait de nous
Jaune de la poussière,

Or ce n'est qu'en la chair
Qui est gaine de l'âme,
Dans des jours noirs ou clairs
En les hommes, les femmes,

Car l'âme est immortelle,
Et puis se réincarne,
En l'infini toute ailes
En la clarté qui pâme,

Et c'est soleil alors
Qu'on est d'éternité,
Dans des ciels dits tout d'or
Ou des nuits étoilées,

Ame s'aimant en foi
Dans une amour suprême,
Et que l'on sait sans croix,
Eternelle en soi-même.



IV

LE RÊVE

O rêve lui,
Oiseau qui vole,
Aux heures folles
De jour ou nuit,

Qui mets en nous
Ou bien la foi,
Ou nous rends fous
Aussi parfois ;

Or rêve lors
Comme corolles
Du tournesol
Jaune qui dort,

Tu nous dis d'or
La vie cruelle
Comme soleil
Et tues la mort

Qui vient d'été
Comme d'hiver,
Les visiter
Les choses chères

Qui sont en nous
D'avoir aimé
Dans l'émoi doux
Où s'est donnée,

De nos aimées
Blanche la chair
Qui se dit claire
Comme aube naît.

O rêve lui
Qui nous fais boire
Nos heures noires
Comme toi luies,

Et dans la vie
Et dans les soirs
De nos déboires,
Alors qui ris,

Matin en nous
Que tu nous donnes
Dans l'ombre floue
Et où nous sommes,

Pour que de tout
Ce qui nous nuit,
Vienne l'oubli
En nos cœurs fous,

Et aussi doux
En ceux de celles
Qui sont en nous
Ainsi qu'agnelles,

Et paissent, vert
Le pré d'amour,
Lors dans un jour
Qui se dit clair.

Or rêve, toi,
Comme la mer,
Et qui t'avères
En nos émois,

Dans une foi
Blonde qui chante
Et loin des croix
Et qui nous hantent,

Sois lors béni
Par nos cœurs lourds
Qui ont subi
Peine en leurs jours,

Toi qui leur as
Donné la paix
Après leur croix
Où sang saignait.



V

DANS L'OMBRE

J'ai connu le noir de la vie,
Comme l'encre que sait la plume,
Ou la bougie que l'on allume
Lorsqu'elle vient, elle, la nuit,

Et que les draps sont dépliés
Sur les sommiers dressés des lits,
Où la chair va chercher sa paix
Dans le sommeil, lui qui la dit.

J'ai su aussi les yeux qui pleurent,
Car aux regards, c'est cœur qui voit,
Et que c'est surtout la douleur
Le plus souvent qu'on porte en soi,

Dans les jours qui vont et qui viennent
Où se dit Le Christ sur les croix
Et aussi sur la même antienne,
Vie qui nous chante Golgothas.

Je l'ai connue aussi la Joie,
Mais qui porte, elle, robe blanche,
De même que sa sœur la Foi
Qui s'avère comme un dimanche,

Et dans la paix de ce qu'on voit,
Et comme un enfant dans ses langes,
Oiseaux qui volent sur les toits
Ainsi qu'en le ciel font les anges.

Je l'ai connu aussi l'amour
Qui n'est que reflet de soi-même,
En pluie ou vent, de nuit ou jour
Qu'on trouve en celle que l'on aime,

Qui porte robe jaune ou bleue
Suivant l'émoi qu'en elle, elle a,
Ou bien ses yeux ou ses cheveux
Qui la guident lors en son choix,

Et puis ainsi qu'elle est venue
Dans une heure de soleil luie
S'en va plus tard un jour de pluie
Et d'hiver en elle advenu,

Comme nuage fait sur la mer
Quand c'est le vent qui a soufflé
Rendant ainsi le ciel amer,
Douceur plus loin qu'il va chercher.

Or je l'ai sue la paix en moi
Et que parfois en soi l'on trouve
Mais qui vient lors comme une louve
En rampant dans le cœur qu'on a,

Pour apaiser en toutes choses
La faim et qu'elle porte en soi,
Et lors au monde de soir rose
Je n'ai plus retrouvé ma foi

Qu'en la voix très douce des choses
Et qui parlait alors en moi,
Comme le font les lèvres roses
Dans la vie quand leur vient l'émoi.



VI

MARIE

Quand vous m'avez parlé, il y avait au nord,
Un enfant qui pleurait, un vieillard et un mort,

Au sud, était le monde à vos pieds qui repose,
Et bleue dans la rosée, l'illusion des choses,

A l'orient, un grain de sésame germait,
Quand vous m'avez parlé dans l'aube qui naissait,

Tandis qu'à l'occident, à coté de mon âme,
Dormaient encor les hommes, aux longs bras des femmes ;

Le matin était né, en le ciel tout carmin,
Et dans l'air immobile, auprès des hirondelles,

Les anges passaient blancs, en leurs robes de lin,
Dans la clarté dorée et que battaient leurs ailes,

Montant vers la lumière et qui est éternelle
Là-haut, comme le sable l'est sur les chemins.

Or Marie, c'était vous, claire comme un vitrail,
Les cheveux épanchés sur votre robe blanche,

Et dans vos bras, Jésus, avec des yeux d'émail,
Et qui les pieds posés sur le creux de vos hanches,

Souriait au jour clair qui tombait sur vos mains,
Dans l'odeur d'un encens sentant le romarin,

Venue d'autels lointains, où l'on priait au monde,
Et ciel où vous étiez, en-bas la terre ronde,

C'était vers Béthléem, que se tournaient vos yeux,
Que le sable entourait, tandis qu'en vagues bleues,

Des collines montaient à l'horizon doré
Chantant au loin des paix douces d'éternité.

Alors c'est vous en-haut, et qui m'avez parlé
Et dit : Tu vois Jésus que je tiens en mes bras,

Dans les temps révolus et loin en autrefois
C'est dans ma chair là-bas, qu'alors je l'ai porté,

L'Esprit m'avait élue, et par l'Ange avertie,
Je l'ai prêté mon sang pour qu'il lui soit la vie

Comme aux fils des hommes à Lui le fils de Dieu,
Pour le Verbe divin avérer parmi eux,

Et là-bas où le ciel aujourd'hui se fait bleu,
J'ai su l'heure sanglante, amère au Golgotha,

Quand couronné d'épines et au flanc la plaie,
Les mains, les pieds cloués, et étendus les bras,

Il mourut au monde dans un tacite émoi,
Pour tous et tout d'amour qu'il voulait racheter ;

Et toi qui as souffert, et lors ici qui pries,
Pour retrouver ta paix ou recouvrer ta foi,

Dans le monde où tu vis, souviens-toi et n'oublie
Que celui qu'en mes bras je porte, est mort pour toi.



VII

LE VERBE

Ce sont tes yeux qui ont pleuré,
Et ta bouche elle, qui s'est tue,
Et cependant il était Mai
Au monde et dans l'air advenu,

Où des oiseaux dans l'air chantaient
Si haut qu'on ne les voyait plus,
Et c'était soleil qui luisait
Amer et dans ton âme à nu.

C'est ton cœur qui s'était blessé
En des émois doux, mais charnels,
Et ton âme t'avait quitté
Pour monter tout droit dans le ciel,

Et t'abandonner à la chair
Qui t'avait, elle, fait pécher,
Ainsi qu'il en est sur la terre
De ceux que l'amour a touchés.

Or au monde tout de clarté
C'était la nuit entrée en toi,
Noire en l'ombre des rêves faits
Lorsqu'en la vie on avait foi,

Et tu les entendais les voix
Jadis qui t'avaient été chères,
De celles couchées sous des croix
Dormant désormais dans la terre,

Et qui t'avaient tendu les bras
En souriant dans l'autrefois,
Et dans ton cœur comme en ta chair
Apportaient ainsi la lumière.

Mais douceurs lors venues du songe
Qui te disait les jours passés,
Ainsi qu'une eau où l'on se plonge
Sur les grèves quand c'est l'été,

Présence de ce qu'on a su
Qui s'avère en le cœur à nu,
Comme réelle dans le rêve,
C'était dans le matin qui lève,

Comme un parfum dans l'air monté,
Et disant dans l'éther doré,
Que toute amour est éternelle
Dans le monde comme en le ciel.



VIII

SAGESSE

Laisse rire ceux qui te haïssent
Parce que tu vis autrement qu'eux,

Et sans les suivre dans leurs caprices
Ou la foi qu'ils mettent en leurs dieux ;

Tu n'es l'apôtre que de toi-même,
Et qui en soi écoute parler

Les choses du monde qui essaient
Comme des abeilles aux rûchers.

Laisse-les rire ceux qui déniaient
Ton vouloir d'être ce que tu es,

Dans tes paroles ou tes écrits,
Et tes rêves ainsi qu'ils sont faits,

Et comme des miroirs où se mire
Ton cœur ou ton âme suivant l'heure,

Quand en toi se lève le désir
Ou bien dans de l'ombre la douleur,

Comme il en est aux jours de la vie
Et auxquels on ne peut rien changer,

Sauf en le songe, parfois trouver,
Mais rien qu'en soi, la clarté luie.

Laisse-les rire, ceux loin de toi,
Qui se complaisent aux choses vieilles,

Musiques périmées de leur choix,
Peintures qui manquent de soleil,

Amours qui se disent mais sans flammes
Autres que celles du sang qui bat,

Dans des sourires qui sont des femmes
Mais dont la chair seule dit l'émoi ;

Laisse-les rire, toi qu'ils haïssent
Et sur le sable de ton chemin

Marche et va vers de bleues oasis
Cueillir les lys blancs de ton destin,

Et les puits touchés où l'on s'arrête
Alors que las sont les méharis,

Bois dans ton âme de clarté nette,
L'eau mordorée d'un jour qui s'enfuit.



IX

LA MORT

C'est vous la Mort, qui êtes noire
Comme celle que j'ai aimée,
Dans les matins comme en les soirs
En des temps lointains périmés,

Où m'était la vie douce à boire
Comme vin, d'hiver et d'été,
Dans l'espoir que l'on peut avoir
De choses que l'on a rêvées.

C'est vous la mort que l'on attend
Parfois, et pour se libérer
De la chair qui a fait son temps
Après que le cœur a pâmé.

C'est vous la mort qui êtes nuit
Mais cependant non étoilée,
Et qu'au bout du chemin suivi
On trouve un jour, d'éternité,

Et dans l'oubli de toutes choses,
Même les cœurs qui ont aimé ;
Et dans la terre où l'on repose
Sous des dalles de grès taillé,

C'est la chair qui fond comme cire
De cierge, aux autels, allumé,
Dans le bien, le mal ou le pire
Du temps qui les dit ses années.

C'est vous aussi qui délivrez
Notre âme qui est prisonnière,
Et depuis le jour où l'on naît,
De sa gaine de sang et chair,

Et qui l'empêche de monter
Ailes tendues vers les éthers
D'étoiles ou de soleil lui
Qui ne disent ou jour ou nuit,

Que dans le songe ou dans le rêve,
On a en son for appétés
Aux jours qu'on a dans la vie brève
Et pour la trouver sa clarté,

Dans les ambiances élues
De l'abstrait et de l'absolu,
Qui sont en haut lumière luie,
Dans l'éternité resplendie.

Or c'est la paix que vous mettez
En ce qu'en nous est la matière,
En ce qu'on a su ou qu'on sait
Dans la vie qu'on a sur la terre,

De peines, de joies ou d'amour
Dans le courant des mois, des jours,
Qui sont pour nous souvent des chaînes,
Et même aussi des choses vaines ;

Alors la Mort, soyez bénie,
Quand vous venez qui nous délie
Et nous délivre de nous-mêmes,
Que l'on haïsse ou que l'on aime.



X

PAX

Or c'est la paix ici qui entre dans ton âme,
Prends des ailes et va haut vers des ciels reluis,

Et dans le jour levé qui sourit comme femme
Qui voudrait se donner d'un émoi infini,

Dans les heures qui passent disant chair à nu
En les yeux qui la voient de l'ombre revenue,

Des rêves et songes qu'en eux ils avaient faits
Pour les connaître enfin accomplis leurs souhaits.

Beauté lors qui se dit, en chantant du Schumann,
Dans la vie que l'on a où c'est tout qu'on attend,

Et sans l'avoir trouvé pourtant en soi qu'on sent,
Dans un parfum monté dans le cœur ou dans l'âme,

Musique des cheveux que l'on voit sur les fronts,
Et des lèvres tendues dont baiser dit la fâme,

C'est le bonheur qui passe et alors que l'on prend,
Ainsi qu'un vin qu'on boit et qui se dit de flammes,

Et apporte l'oubli dans les jours que l'on a
Suivant l'heure qui sonne et que l'on porte en soi.

Or c'est la paix ici, où toutes choses almes,
Se précisent avérées, luies dans la clarté,

Et prends alors ton bien ainsi que sous les palmes
Des arbres aux forêts qui sont là-bas dorées,

Aux îles sur la mer et sous de grands ciels bleus
Pour la savoir en toi la paix des jours heureux.



AD FINEM





AD FINEM

Et maintenant voici qu'ici finit ton livre,
Prends ta plume et l'essuie, car elle a fait sa tâche,

Et c'est l'encre de nuit et d'ombre qui s'attache
A son bec et pointu, dont lors tu la délivres,

Et voici le papier et blanc ainsi qu'un cierge
Qui porte désormais l'empreinte de tes doigts,

Lui et qui s'avérait, comme robe de vierge,
Et dont tu as terni, de ton rêve, la soie.

A présent c'est du noir sur du blanc qui se dit
Comme il en est souvent et pour nous dans la vie,

Blancheur qui dit clarté, et noir qui dit la nuit,
Dans les émois qu'on a sur la route suivie,

Où c'est rires ou pleurs, ou bien amour qu'on a
Dans des jours qui sourient, et puis de peine en soi,

Et comme la marée qui descend ou qui monte
Sur les mers qui s'en vont et jusqu'au bout du monde,

Sous des ciels clairs et bleus, ou bien de pluie et vent,
Qui font les voiles rondes aux nefes et qui vont

Chercher ports ou havres et qui parfois dans l'ombre
Ainsi que mort en nous, dans les flots aux loins sombrent,

Brisants et rencontrés sur les mers bleues d'été,
Ou banquises d'Islande en les flots érigées.

Or c'est alors ici dans des suds et des nords
Que ton âme a souri et puis aussi pleuré,

Et dans des occidents où c'est le vent qui mord,
Dont tu es, ton cœur lui, alors qui a rêvé

A des amours perdues, sous de grands soleils luis,
Aux orientes qui disent clairs leurs cieux pâmés,

Sur des îles odorant le nard, le sanghi,
Où la chair nue qu'on voit se dit d'ombre dorée,

Et les yeux noirs et luis, par le khol allongés
Des femmes qui sourient quand jour vient pour aimer,

Et toi lors te voici et bougie allumée
Chez toi, et dans la nuit qui vient comme une aimée,

Pour endormir en toi sur les draps dépliés,
Tout ce que tu as su dans la vie ou rêvé,

Dans la foi ou l'amour et sans l'avoir trouvée
La paix que le sommeil ici va te donner.

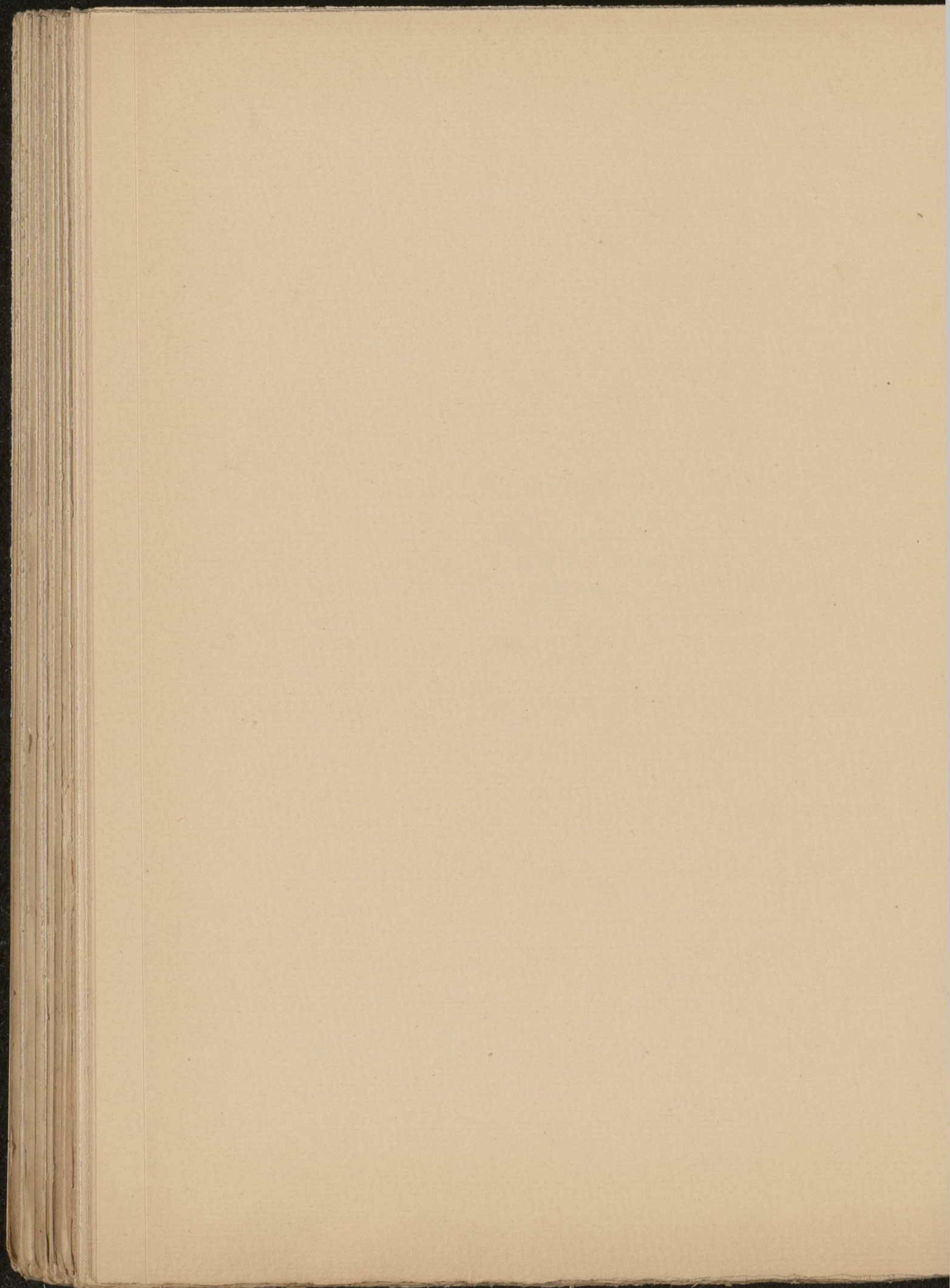


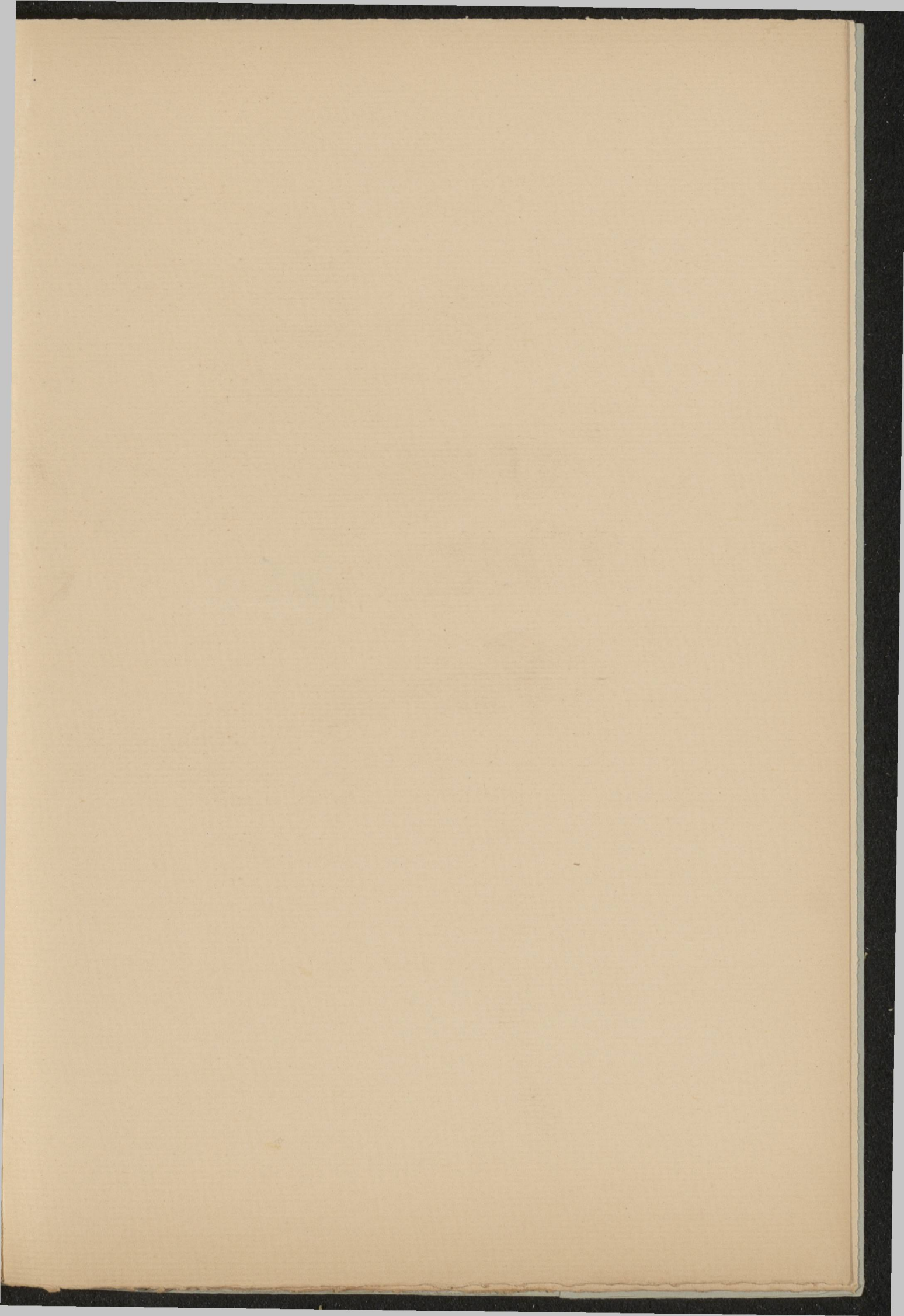
TABLE

<i>Dédicace</i>	page	11
<i>En Soi...</i>	»	15
<i>Chansons Grises...</i>	»	63
<i>Celles que l'on aime</i>	»	101
<i>Sur les Eaux</i>	»	133
<i>Aveux</i>	»	165
<i>Ad Finem</i>	»	207

Achévé d'imprimer
le 14 avril 1934
sur les presses de
J.-E. BUSCHMANN
à Anvers

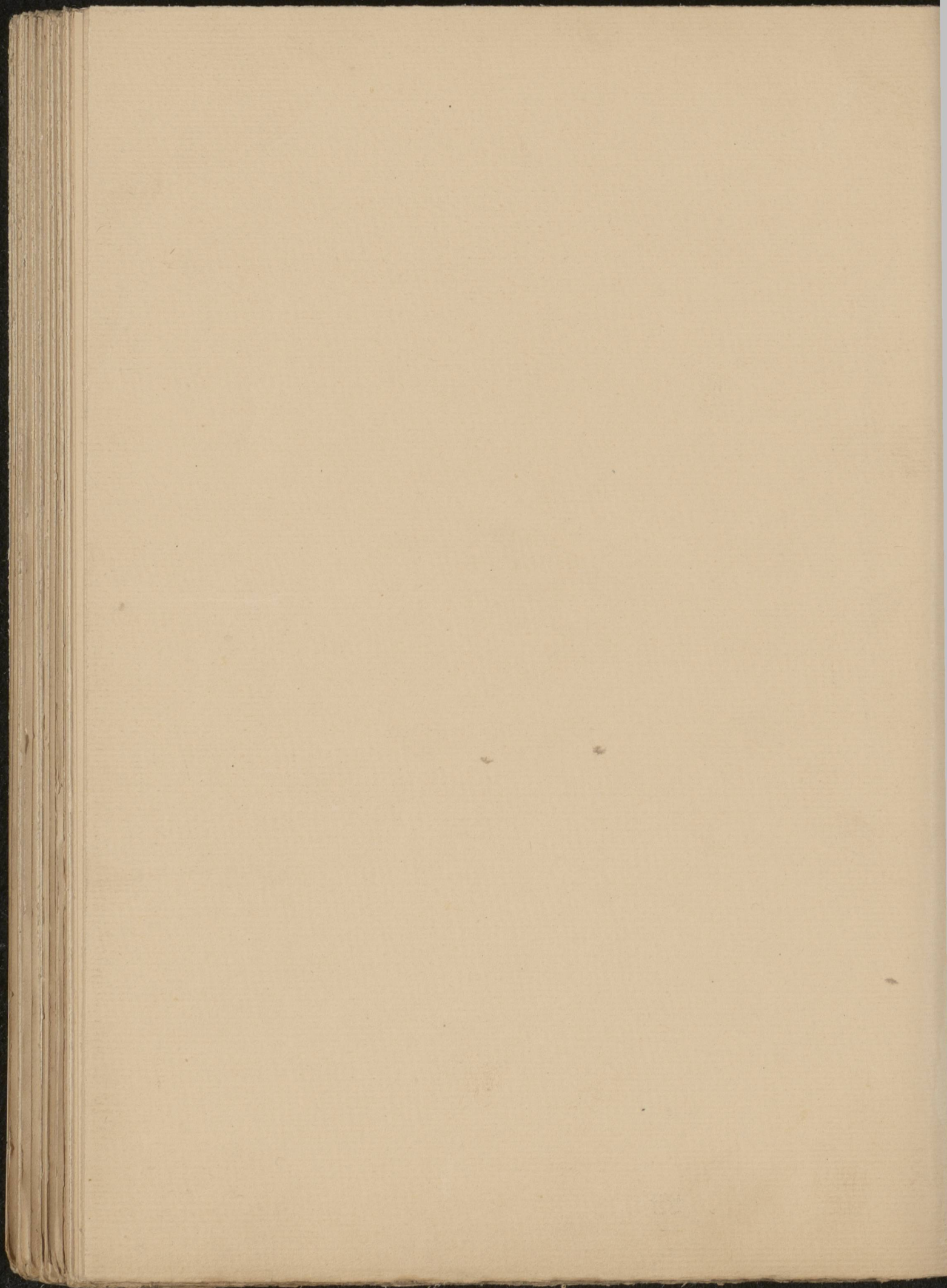


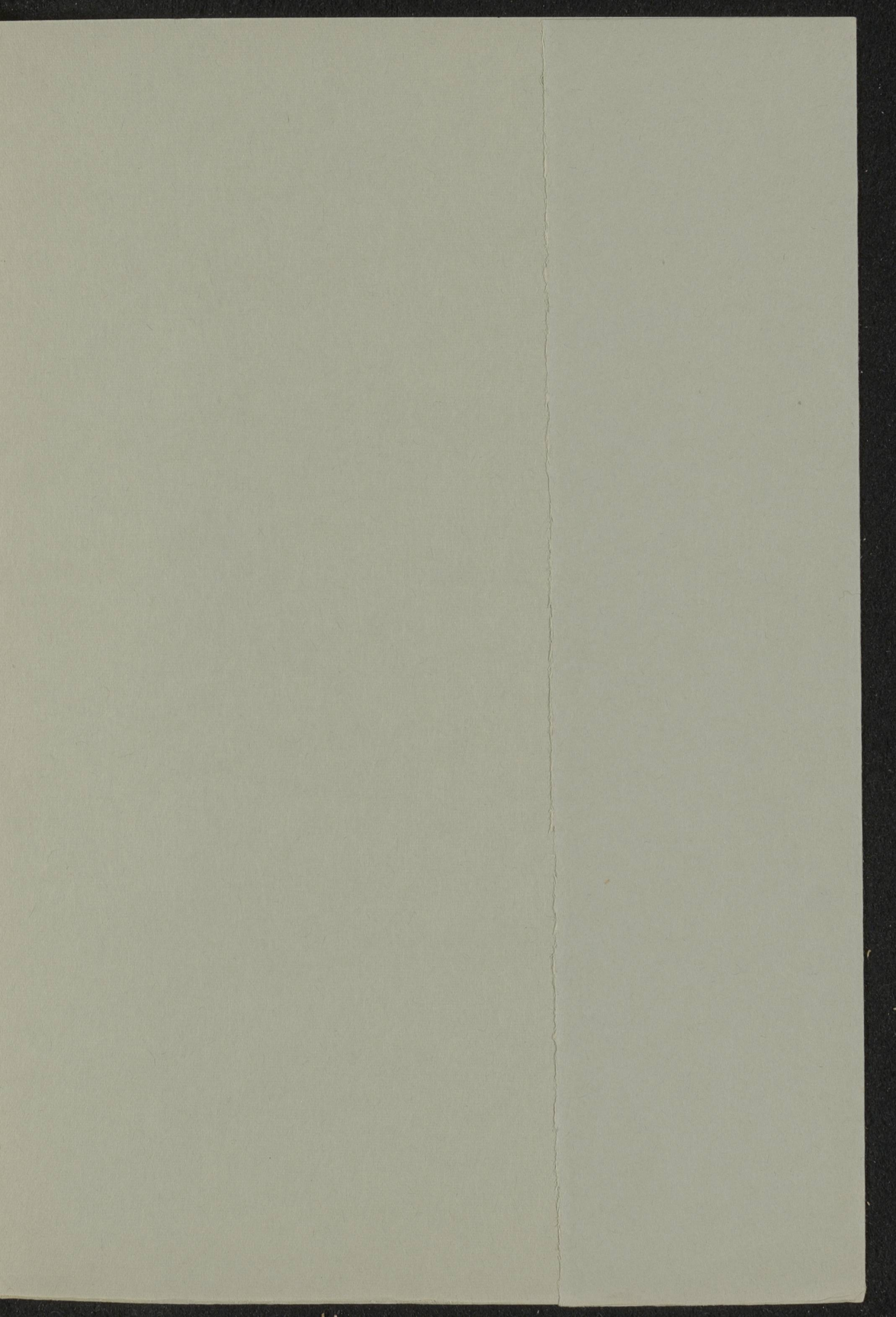














AL WAT
DE BOSCHMAN
PLANT
GEDIJEN
VOOR
HET LAND